COLETTE YVER

FEMMES D'AUJOURD'HUI

ENQUÊTE
SUR LES NOUVELLES CARRIÈRES FÉMININES

COLLECTION NOUVELLE
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

To renew call Telephone Center, 333-8400

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

JAN 23 1981

DUE: 3-26-86

SEP 2 2 1986

OCT 0 8 1997

L161—O-1096

FEMMES D'AUJOURD'HUI

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format in-16

AUJOURD'HUI	1 vol.
UN COIN DU VOILE	1 —
COMMENT S'EN VONT LES REINES	1 —
LES COUSINS RICHES	1 —
LES DAMES DU PALAIS	1 —
DANS LE JARDIN DU FÉMINISME	1 —
LE FESTIN DES AUTRES	1 —
HAUDEQUIN, DE LYON	1 —
L'HOMME ET LE DIEU	1 —
LE MÉTIER DE ROI	1 —
MIRABELLE DE PAMPELUNE	1 —
LE MYSTÈRE DES BÉATITUDES	1 —
PRINCESSES DE SCIENCE	1 —
LES SABLES MOUVANTS	1 —
VOUS SEREZ COMME DES DIEUX	1 —

COLETTE YVER

FEMMES D'AUJOURD'HUI

ENQUÊTE SUR LES NOUVELLES CARRIÈRES FÉMININES

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

1929

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.

Copyright 1929, by Calmann-Lévy.

396
H954

FEMMES D'AUJOURD'HUI

Nous sommes en proie à une seconde Révolution française qui, s'opérant cette fois en mouvements insidieux et huilés, pareils à ceux d'un machinisme onctueux, ne bouleverse pas moins notre société que la Révolution de 93, avec ses éclatements, ses déflagrations et ses pulvérisations, n'a changé le visage de la France.

La première Révolution française a rompu l'ancienne anatomie sociale, défait et refait les grands organes nationaux. Elle avait laissé intacte la cellule. La seconde Révolution que nous subissons a pratiqué de l'histologie. Elle est allée droit à la famille en détruisant, non

pas la nature de la femme, mais l'ancien rapport entre l'homme et la femme. Comme on dirait en arithmétique, le chiffre a changé qui exprimerait la mesure de la femme, si l'on prenait l'homme comme unité.

Voilà toute la Révolution actuelle, d'autant plus sérieuse qu'elle est intime.

*
* *

Comme nous connaissons les mœurs d'une civilisation ancienne par la décoration et les estampes ou tableaux qui nous en restent, et que la plus saisissante Histoire s'écrit par l'image, plutôt que de composer un traité ennuyeux, alourdi de considérations et critiques sur les changements survenus dans l'état des femmes, je voudrais me borner à peindre en petits médaillons quelques scènes de la vie féminine d'aujourd'hui dont j'ai pu être témoin, donnant ainsi à mon lecteur une impression directe et au premier degré, de notre société moderne, si jeune, si neuve, depuis la Victoire.

L'AVOCATE

Il est deux heures et demie et le Palais s'emplit d'une foule bourdonnante. Si les fourmis pouvaient parler, on entendrait un vacarme pareil, quand on a crevé une fourmilière et que toutes les petites bêtes envahissent la salle à manger de la maison de campagne. Plaideurs et avocats sortant aussi de terre, semble-t-il, se répandent dans la Galerie Marchande et la Salle des Pas-Perdus, avec un mouvement de va-et-vient incohérent. Les toques passent et repassent, les grandes manches s'envolent. On reconnaît les profils célèbres des croquis d'audience.

Puis voici une tête nue, savamment coiffée, ondulations permanentes ou ondulations Marcel, un doigt de poudre aux joues, un soupçon de rouge aux lèvres; un regard bien déterminé à ne voir personne; sous une mince épaule, une serviette bourrée de dossiers : une allure dansante qui rend plus pesante au passage celle du vieux bâtonnier Un Tel, celle de l'ancien président du Conseil sous des robes identiques. C'est l'Avocate.

En voici deux; en voici dix; en voici cinquante. Elles sont cent soixante-dix-huit au Palais.

*
* *

Un jour, l'une d'elles traversait ainsi la Salle des Pas-Perdus sous l'écrasante mémoire de Berryer. Elle était ravissante et portait les plus belles torsades de cheveux noirs dont on se souvienne encore. Un journaliste, qui la croisait de conserve avec un avocat de ses amis, fut sidéré et s'arrêta en disant :

— Dieu! que la robe lui va bien!

— Effectivement, reprit l'avocat. Mais je crois bien que c'est une robe prétexte.

Ce mot prit racine là où il était tombé. On en retrouve encore aujourd'hui, à la Salle des Pas-Perdus, la spirituelle essence, la ramure immatérielle et la petite ombre indiscrète sur les avocates,

*
* *

Plus nombreuses qu'hier et bien moins que demain...

Le chiffre indiquant les inscriptions de stagiaires masculins au barreau diminue chaque année. Mais celui des inscriptions d'avocates augmente.

En cet an de grâce féminine 1928, sur deux cents stagiaires inscrits, il y a cinquante femmes. Le barreau, qui décourage les hommes, encourage au contraire les femmes.

Pourquoi ?

C'est que la femme a moins d'ambitions que l'homme. L'orgueil est un substantif masculin. Les succès du Palais sont lents ; ils sont rares.

Beaucoup de garçons ayant fait leur droit préfèrent demander aux affaires une fortune plus rapide. Mais une jeune fille qui n'a pas la charge de fonder un foyer, qui, à cause de ses facultés d'accommodation, peut se contenter de profits plus modestes, et qui estime moins l'argent qu'une carrière, la plus noble de toutes, où l'honneur et l'esprit sont une tradition chevaleresque, ne recule pas devant les lenteurs du succès matériel.

Et voilà pourquoi ce vingt-cinq pour cent s'accroîtra encore.

*
* *

Lors de la rentrée dernière, sous les boiseries de chêne clair qui revêtent la première chambre de la Cour, devant le Premier président prêtaient serment les jeunes gens qui s'inscrivaient au barreau comme stagiaires. Le commis greffier annonce : « Monsieur Un Tel. » Un jeune homme s'avance pour le vœu pathétique qui le consacre à la défense de l'opprimé. Le greffier répète le nom : « Monsieur Un Tel »; puis, croyant s'être

trompé, passe au nom suivant. Paraît une jeune femme qui à son tour pénètre dans le prétoire. Le commis greffier l'arrête : « Mais je suis madame Une Telle. — Pas du tout, monsieur Un Tel a signé déjà. — Mais je suis sa femme et nous portons le même nom. »

Charmant ménage, uni jusque dans le second serment!

Nombreux sont les mariages au Palais. Il faut que tombe l'objection qu'une fille ne trouve pas d'épouseur quand elle exerce une carrière libérale, comme si pour le chasseur il n'y avait pas plus de subtil contentement à capturer quelque animal farouche et libre qu'une chèvre domestique ou une biche au bois de Boulogne. Et s'il parvient à en faire vraiment sa captive, je veux dire si la femme abandonne le maquis pour la maison, — ce que le conquérant espère toujours, — la victoire est incomparable.

Aussi, au Palais, voit-on ce jeu constamment ouvert, et les jeunes filles, en entrant au barreau, ne font-elles jamais vœu de célibat.

Y aurait-il encore des robes prétextes?

*
* *

Me Un Tel se rend en hâte aux chambres de la Cour. Il a la Légion d'honneur et ses cheveux grisonnent. On ne sait plus s'il a été secrétaire de Waldeck-Rousseau ou de Demange. Mais il représente le jeune barreau de la dernière Exposition universelle, et un fiacre, pour un franc cinquante, le conduisait à ses premières audiences, du temps que Madeleine-Bastille était attelé de deux chevaux.

— Maître, que pensez-vous des avocates?

Les épaules épaissies et tassées sous les fronces de la robe, il sourit à cette évocation.

— Elles sont charmantes et j'en pense beaucoup de bien.

— Mais encore?

— Nous les avons vues pénétrer au barreau avec la plus vive sympathie. Nous ne cessons de les encourager. Pauvres enfants, leurs débuts sont difficiles. Elles se montrent d'ailleurs d'excellentes travailleuses, sérieuses, appliquées, ayant ponctuellement accompli leur temps de

cléricature, connaissant la procédure sur le bout du doigt. Savez-vous? elles feront d'excellentes secrétaires : esprit d'ordre, de classement; méticuleuses. Beaucoup de mes confrères l'ont expérimenté : Oui, oui, excellentes secrétaires.

*
* *

Voici Me X..., secrétaire du précédent, vingt-huit ans, c'est-à-dire inscrit au barreau depuis la Victoire. Des souliers fauves apparaissant sous la robe, une cravate cubiste, la taille élancée, les cheveux glacés comme une étoffe de soie.

— Je suis féministe, me dit-il. Les femmes sont étonnantes. Ici, j'ai l'impression qu'on les a toujours vues. Dans les tribunaux pour enfants, elles me paraissent indispensables. *The right woman in the right place.* Leur sentiment, leur sensibilité, leur tendresse en font les défenseurs-nés de l'enfance coupable. Mais qu'on ne me parle pas d'elles pour les affaires civiles qui sont discussion, dialectique, controverse. Comment voulez-vous d'autre part que les femmes,

sensibles, émotives, impulsives et illogiques, inspirent confiance à des hommes empêtrés dans un procès inextricable?

*
* *

La première Chambre du tribunal, semée d'abeilles, revêtue de chêne, sombre d'être enfoncée dans les bâtiments de la Conciergerie et d'avoir condamné un jour la Reine en fichu de veuve...

Aujourd'hui, des juges débonnaires siègent dans l'atmosphère de vide propre à cette salle qui se prolonge dans le passé. Et devant eux, à la barre, est une frêle jeune fille blonde au fin profil, un peu prosternée en parlant devant le tribunal comme une religieuse devant l'autel. Son débit est tranquille, abondant, cursif; on le comparerait pour la continuité à un morceau de musique écrit sans pause ni soupir. Les juges sont pris au réseau liquide de ce doux ruisseau verbal. La tête dans un angle pieux, il écoutent; ils s'amusent de ce raisonnement fluide; ils le boivent, s'en pénètrent. Ainsi, la blonde jeune

fille qui accuse la partie adverse d'avoir confondu les biens d'une société en nom collectif avec le propre du directeur, son client, et qui le prouve ; qui lui reproche en outre de réclamer de ce fait au dit client des sommes qui ne sont pas imputables à la liquidation judiciaire dont celui-ci a bénéficié, affermit-elle dans l'esprit de ces hommes de discernement une créance favorable à sa cause.

La partie adverse, qui a les cheveux gris et qui s'inquiète d'un petit ruisseau si sûr de lui, si inexorable en son raisonnement, tâche d'en dériver le débit par une traverse :

— Vous oubliez qu'il s'agit d'une société en nom collectif.

Comme un ruisseau contourne une méchante pierre qui a un instant déchiré son mouvant réseau, la plaidoirie se contente d'observer : « Une société en nom collectif est une personne morale comme toute autre société. » Et le débit continue de couler sans trouble.

Près de moi, une avocate déjà célèbre, fière du talent de sa cadette, ne peut se tenir de murmurer : « Son affaire est bonne ! Son affaire est bonne !... »

*
* *

Un orageux après-midi pèse sur l'audience de la sixième Chambre civile, si exiguë, surchauffée d'un soleil qui semble amollir le plomb des vitraux. Les affaires se succèdent. Vient le procès X... contre Y...; accident d'automobile. Madame Z... s'avance à la barre : un visage d'enfant. Robuste et gaie. Onze ans de barreau déjà. Elle parle par petites phrases hachées.

Elle est combative et réclame un supplément d'enquête au nom de son client Y... Elle veut cette enquête. Elle l'aura.

Elle-même, on le sait, est un as du volant. Sa voiture, d'ailleurs, atteste, signe extérieur, ses succès d'audience comme chez beaucoup de dames du Palais.

*
* *

Trois voleurs passent en correctionnelle. Ils sont sans audace, sans cran, sans pittoresque : simples professionnels de piètre envergure. Au surplus, patelins et hypocrites.

Mademoiselle X... qui défend l'un d'eux se

présente à la barre d'un air découragé. Elle sait que rien n'est à dire de touchant sur le malheureux être qu'elle représente. Elle parle dans le style que sont bien forcés d'adopter les jeunes hommes qui défendent de tels clients. Pas de cris émouvants. Pas d'objurgations sentimentales. Pas d'évocations pathétiques d'un vieux père chargé de honte, d'un misérable écrasé de remords. Les personnages impassibles qui l'écoutent derrière leurs lampes vertes savent mieux que personne de quel gibier il retourne. On ne les manie point par des mots comme un jury. Mademoiselle X... est avertie. Il n'y a pas là de féminité qui tienne. Un seul effort : attirer froidement, discrètement l'attention du tribunal sur un point qui pourrait commander plus de clémence, à savoir que, lors d'une condamnation précédente, la faute était assez atténuée du fait d'un entraînement notoire pour écarter cette fois la circonstance de récidive.

— Six mois de prison sans sursis, prononce le président avec lassitude.

— Il n'y a que les affaires civiles pour présenter de l'intérêt, me dit mademoiselle X...

*
* *

Trois heures et demie. L'activité du Palais mollit. Dans la grande salle au plafond cintré de l'ancien palais des Rois, les pas se font plus perdus, plus traînants.

Voici la Présidente de l'Amicale des avocates, Madame D... qui s'est imposée si solidement au Palais. Elle voudrait grouper sous mes yeux, comme elle l'a fait sur le registre de l'Association, toutes ses jeunes confrères. Et dans le va-et-vient, clairsemé à cette heure, des avocats doublés de leur client, ses yeux pointent pour ainsi dire les têtes féminines, les coiffures savantes, seul indice, puis, d'un signe, les tire de la masse pour me les présenter.

Voici mademoiselle Une Telle, spécialisée au Tribunal de commerce et qu'on ne voit que rarement au Palais, occupée qu'elle est des litiges des marchands. Voici mademoiselle Une Telle qui fut des années clerc d'avoué et qui représente aujourd'hui, au barreau, la science procédurière. Voici madame Une Telle, arrivant

de la quatrième Chambre civile où elle vient de plaider dans une affaire d'attribution d'enfants. Voici madame Une Telle qui s'occupe spécialement des procès industriels. Mais comment les voir toutes? L'une plaide présentement à la cinquième Chambre, l'autre a été appelée aux Référés, la troisième est aux Assises, où elle défend un bandit fameux. Il faudrait organiser une rencontre générale...

*
* *

La Buvette du Palais est une taverne mi-solennelle, mi-intime où juges et avocats se retrouvent en vestons du même côté de la barricade. Un peu de mystère règne. Des fronts bien voisins enferment le long des tables des secrets explosibles dont ils se bombarderont tout à l'heure, vienne l'audience; on voit des parties adverses se passer avec aménité le sel ou la carafe qui ne contiennent aucun poison. On reconnaît les magistrats à leur silence. Les serveurs sont de vieux annuaires du Palais qui en savent long sur leurs convives. Toutes les

femmes déjeunent en robe. La robe qui affuble les hommes en dehors du Prétoire, semble propice à la femme qui s'y meut comme dans un déshabillé. On reconnaît les femmes à la robe.

Voici une longue table peuplée d'avocates. Quel sujet pour Frans Hals! Une lumière supérieure éclaire ce sous-sol, caresse d'abord ces beaux fronts d'intellectuelles que nulle fanfreluche capillaire ne dérobe, puis leurs yeux tous jeunes encore, mais si apaisés et si lucides d'avoir contemplé et consolé tant de misère humaine déjà, qu'on dirait aussi des « régentes » rangées autour de ce couvert. Et ce sévère uniforme noir dont on a pu tirer des vaudevilles, mais qui exprime tant de séculaire noblesse, tant d'honneur traditionnel avec l'universelle liberté de la Défense, les assoit en sagesse, en sécurité. Elles sont « de l'Ordre », elles aussi. Elles empruntent, grâce à leur robe, cette dignité collective qu'on voit aux femmes du vieux maître de Harlem.

Placées au hasard sans souci des amitiés, des préférences ou des indifférences, elles ont formé aussitôt, parce que femmes groupées ensemble,

comme une coalition. Dans leurs vastes manches leurs coudes se serrent. Contre qui? Contre la Force, comme chaque fois que les femmes se réunissent. Ici, la Force est vague. C'est l'homme. C'est l'opinion publique. C'est l'erreur, la calomnie, la routine...

Et je vois soudain apparaître ce que ne dévoile à la barre ni l'avocat, ni l'avocate : leur âme. Je vois le rapport secret du défenseur et de son client, qui n'est pas de même valeur chez les avocates. Toutes très occupées, — trois d'entre elles n'ont-elles pas été secrétaires de la Conférence? ce qui crée d'emblée une belle carrière, — elles parlent de leurs affaires, elles mettent à nu la longue histoire qu'est un procès, et tout ce qu'une femme avocat surajoute au dossier de pitié, d'affectueux intérêt, de serviabilité, de bonté agissante. Un homme d'affaires angoissé choisit comme défenseur une femme qui écoutera plus patiemment qu'un autre homme sa longue confidence. Il lui dévoilera plus facilement sa hantise de la faillite, ses erreurs ou ses faiblesses. Il la sollicitera au besoin de venir voir son enfant malade ou de

faire patienter la dactylo qu'il ne peut pas payer. Un plaignant, victime d'un accident et défendu par une avocate, lui demandera des visites à la clinique ou à l'hôpital, désirera, à la clinique, des friandises, à l'hôpital un secours pour ses enfants. Ce client, réduit avec un avocat pressé aux seuls colloques judiciaires, exigera de son avocate ce qu'on attend de l'infirmière qui vous soigne, de la religieuse qui vous hospitalise, de la vieille domestique qui vous a élevé, enfin des cœurs qui semblent vous devoir tout.

*
* *

Madame Z... m'a dit : « J'ai beaucoup de clients masculins, sauf dans les affaires de divorce. » Jamais un homme ne confiera à une avocate le soin de plaider contre sa femme.

Mais, en revanche, les femmes...

Irréfutable psychologie!

Le tambour de la n^e^ Chambre franchi au hasard, le même tableau réapparaît, barré au fond par le Tribunal et ses trois noirs juges.

En face d'eux les deux parties : un avocat, une avocate.

La jeune femme parle faiblement, pour le président qui seul prête l'oreille. Les mots m'échappent, mais on sent une douce insistance rien qu'à la ligne infléchie de la robe qui se penche vers le tribunal, en signe de persévérance, semble n'avoir de cesse qu'elle n'ait obtenu quelque chose comme le renvoi de l'affaire à une date ultérieure, pour permettre un supplément d'information ou un fait nouveau en expectative.

La partie adverse, un vieil avocat fourbu d'expérience, adresse un sourire au président, qui le lui rend aussitôt. Le regard du juge, collusion subtile, entente fugitive du masculin contre le féminin, a croisé le regard de l'adversaire. Ils ont échangé une pensée rapide; ô ciel, une pensée? Une impression, un éclair. Et ils ont dit ensemble avec une paternelle indulgence :

— Mais, c'est entendu. Cela va de soi.

L'insistance de l'avocate est coupée net. Elle n'a cependant pas vu l'imperceptible complicité

de ces deux visages, images des deux grands magistères masculins, la judicature et le barreau, accordés l'espace d'un instant dans leur inguérissable étonnement devant la nouvelle venue.

LA DOCTORESSE

Un long bâtiment où apparaissent plus de cent blouses blanches. Le jour triste qui entre par des fenêtres aux carreaux douteux éclaire, sur les tables, des masses brunes, informes, d'où s'échappe parfois une chevelure grise ou blonde, éparse.

C'est une salle de dissection.

De pauvres hères, partis pour la vie mystérieuse, ont laissé sur ces tables leur défroque magnifique, leur machinerie incomparable et le secret le plus précieux. Quel riche testateur en fit jamais autant? Ces chrysalides humaines, déchirées d'un bout à l'autre comme d'avoir

laissé s'envoler une grande âme, sont une matière nouvelle, tannée, couleur de cuir et de sang séché, des corps ayant changé de nature en même temps que de destination, et proies de la science après proies de la vie.

Sur les cent étudiants qui se les disputent, trente jeunes filles environ habitent ces blouses blanches maculées qu'on voit penchées sur les cadavres.

Leur rose printemps, la fleur de leur joue s'approche de ces visages desséchés, de ces flancs ouverts comme des feuillets anatomiques. Et leurs dix-neuf ans en paraissent plus puérils, plus éclatants. Sortant, poudrées et parfumées encore du foyer paternel le plus tiède, elles viennent ici pour le premier tête-à-tête avec le sphinx physiologique. Elles se partagent un cadavre avec deux ou trois garçons, fouillent, d'un scalpel encore malhabile, les viscères durcis, décortiquent un cœur, découvrent, comme une eau souterraine, le trajet d'une artère, dégagent un filament nerveux. Plus avides, plus pressées, plus zélées, plus exigeantes que les garçons devant ce livre ouvert, elles travaillent en

silence pour lui arracher plus de secrets, lui ravir plus de connaissances.

Voici une belle et grande fille que la blouse allonge encore. Ses cheveux dorés, sa peau lumineuse s'éclairent dans l'embrasure d'une fenêtre comme si elle posait pour un peintre. Mais, loin de sa pensée! Elle s'attaque à une tête de mort. Armée d'un ciseau et d'un marteau, elle frappe à coups redoublés pour déboîter les pariétaux et l'ouvrir.

Les coups de marteau éclatent régulièrement dans la salle, rythmant le bourdonnement des garçons qui bavardent.

Il y a trois cent quinze étudiantes à l'École de Médecine de Paris. Il y en a peut-être le tiers dans l'ensemble des Facultés de province.

*
* *

Dix heures du matin. La salle des fiévreux est nette comme un pont de navire. Les lits osent à peine y poser leur quatre pieds grêles. Les têtes dodelinent sur l'oreiller. On attend la visite.

Un vacarme éclate dans l'escalier. On dirait des souliers à clous et des rires de collégiens. La porte vitrée s'ouvre. Le patron, la toque en tête, s'avance majestueusement ; général en chef de l'armée blanche aux minces soldats, qui le suit.

Sur huit ou neuf étudiants, il y a toujours trois ou quatre jeunes filles.

Au lit n° 1, première station. Le médecin chef scrute le facies hépatique de l'entrant, l'œil gros et noyé, les bajoues bilieuses. Il arrache la couverture, met à nu un thorax cachectique sur lequel se précipitent dix jeunes regards déjà médicaux.

— Voyons, mademoiselle Une Telle, faites-moi un diagnostic !

Mademoiselle Une Telle, serrée dans sa blouse comme dans un trench-coat, les cheveux noirs lissés et ornés du « pli » sur la tempe, sourit d'aise. Son doigt, « fait » le matin, abaisse la paupière du pauvre homme, dégage une sclérotique d'ictère. Puis sa main rose et potelée d'écolière se pose à plat sur un ventre décharné, juste au-dessous de la charpente voûtée des côtes.

La main dont la pression s'accentue, s'enfonce, paraît sombrer parmi les viscères malades.

— Oh ! là, là, dit le patient.

— Je vous fais mal? demande une voix si douce, si compatissante que le pauvre homme est encore content et sourit à la jeune praticienne.

Alors, elle prononce, avec l'anxiété d'être rabrouée par le patron, peut-être :

— Engorgement de la vésicule. Origine néoplasique.

Et le patron, qui considère encore toutes les étudiantes comme des enfants prodiges :

— Mais, très bien... très bien !...

*
* *

Une salle de garde d'un vert délavé, aux fresques caricaturales. Les trophées d'usage : boutons de portes, panonceaux volés, enseignes arrachées, figurent autour de la cheminée avec les aphorismes d'un ancien doyen de la Faculté sur l'accouchement.

Aujourd'hui l'on reçoit. La table est longue : internes et externes, jeunes hommes et jeunes

filles placés au hasard déjeunent dans d'épaisse faïence.

Les étudiantes ont ce demi-sourire, fixé à un certain cran définitif, des femmes qui, sans souscrire à des propos douteux, ne veulent pas être accusées de les arrêter par bégueulerie, et sont également éloignées de ne pas les comprendre et de ne pas s'en divertir. Tel le sourire des mères aux premières plaisanteries de leur fils, jeune homme.

C'est au dessert, composé d'une pomme, que l'on cause.

— Eh bien non ! plutôt ne jamais nous marier que de consentir à pareille abdication. Quoi ! parce qu'un homme l'exige, renoncer à la médecine après cinq années d'un pareil travail, après de longues périodes d'internat, de laboratoire, de recherches passionnantes, quand nous avons en main un tel métier et un tel pouvoir, et le droit à l'exercice d'un art pareil, à l'indépendance, au succès, à l'épanouissement de notre personnalité ? C'est un peu fort de le requérir des femmes plutôt que des hommes. Ceux-ci pousseraient de beaux cris !

Ainsi parle une brunette aux yeux rieurs, non dépourvue de coquetterie et répondant ici à l'éternelle prétention de tous ces jeunes épouseurs éventuels qui aspirent, en se mariant, à ne pas se trouver en face d'un confrère. Un ban de toutes les jeunes filles présentes accueille la déclaration de l'étudiante. Le ban est vigoureux, les manches de couteaux ébranlent la table et trois lames sautent en l'air. Alors des cris d'animaux acclimatés dans le gosier des garçons, partent comme d'un jardin zoologique pour conspuer ces méchantes filles.

— Mais il y a encore, Dieu soit loué! des femmes hors d'ici, crie un interne à la figure remarquée.

Ton charmant de ces disputes sans équivoque, sans agaceries, sans flirt, sans arrière-pensées, affiliées, pour le diapason, à celles des familles où frères et sœurs s'invectivent sans galanterie, mais avec ici, cependant, un je ne sais quoi de plus ou, peut-être, de moins fraternel.

*
* *

On pourrait appeler l'École de médecine, l'École des maris. Combien de jeunes filles qui n'en eussent point trouvé en restant à broder, comme dans l'autre génération, auprès de leur mère, épousent là, non pas le premier jeune homme venu comme il y a quarante ans, mais le fiancé trié sur vingt, sur cent camarades et à bon escient. Car la marchandise n'est pas rare, et le choix est motivé.

Mais aussi quel procès les deux sexes font-ils là l'un à l'autre... !

*
* *

Dans une grande Faculté de province que je sais, deux étudiants en médecine se sont mariés.

C'étaient deux jouvenceaux insouciants et libérés comme des oiseaux, à qui plaisait trop leur vie intellectuelle et franche de traditions alourdissantes, pour qu'ils en changeassent. Lui, continua donc son internat. Elle, plus avancée,

des études d'histologie. Au bout d'un an, un petit enfant leur arriva sans qu'ils y pensassent. Ils sont trop simples et trop naturels pour se défaire de leur bébé en faveur d'une nourrice de campagne, d'une grand'mère dévouée où même d'une domestique, comme leurs amis s'y attendaient. Ils gardent l'enfant, ils le dorlotent; la maman l'allaite et ne veut pas s'en séparer.

La médecine est donc oubliée dans l'affaire?

Non pas. Le nourrisson est roulé chaque matin dans une petite voiture jusqu'à la Faculté par les mains de la jeune mère.

Un jour, au laboratoire, dans le grand silence vitré, dans la chaleur des étuves où fermentent les bouillons, les élèves, l'œil plongé dans la citerne du microscope, tressaillent à des cris perçants qui semblent venir du cabinet du chef.

Celui-ci, qui procède à des coupes dans une pièce anatomique, se redresse, échange un regard complice avec la jeune mère, et, bientôt, calme tous les élèves d'un ton sévère :

— Ne faites pas attention. Il s'agit d'un petit chien sur lequel on tente une expérience.

* *
*

Sur cinq mille cinq cent trente docteurs exerçant à Paris ou dans le département de la Seine, il y a deux cent quarante-trois doctoresses, quatre-vingt-dix-huit sont célibataires.

Sur les cent quarante-cinq femmes mariées qui exercent la médecine, je n'en trouve que trente-sept qui pratiquent leur profession avec leur mari. Les autres, ou n'ont pas épousé de médecins ou sont séparées, ou sont devenues veuves.

Sur huit ou neuf cents doctoresses qu'a faites la Faculté de médecine de Paris depuis une vingtaine d'années, deux cent quarante-trois seulement sont établies professionnellement dans le département de la Seine.

Qu'est devenue la différence?

Le prestidigitateur qui a escamoté, aux mains mêmes du statisticien fidèle, tout compte fait de celles qui sont allées s'établir en province, des centaines d'étudiantes, c'est le mariage. C'est le mari français exclusif, absolu, qui, à

l'orgueil de pourvoir seul aux charges du foyer, joint la faiblesse de son exigence sentimentale et le besoin de la présence perpétuelle et servile de l'épouse.

*
* *

Sidonie réunissait dans une âme accomplie la sensibilité la plus frémissante et l'énergie la plus volontaire, donnant ainsi dans le commerce de la vie ce qu'on attend d'un cœur d'homme, d'une intelligence d'homme, et, au surplus, ce que l'habitude nous force d'exiger du caractère des femmes.

Elle avait été reçue médecin une année avant la Victoire, et s'était établie toute jeune sur une hauteur que nous appellerons Montmartre. Nécessité n'a pas de loi. Les bonnes gens qui boudaient encore, à cette époque, à la pratique féminine de la médecine, recoururent bien par force, à défaut des docteurs mobilisés, aux soins de la doctoresse. Elle était infatigable, non seulement de son corps, mais de son cœur. Elle

accueillait à toute heure ses clients, les mains tendues de charité, dans un geste familier pareil à celui de l'Immaculée Conception.

Ses grands yeux de charbon, méditatifs, pénétrants, enveloppaient le malade, la maladie, leur arrachaient le secret du diagnostic. Quelques cures retentissantes lui firent, dans son quartier, une réputation que dix années confirmèrent.

Il est doux pour une femme de réussir. Sans les chaudes montées de sang que l'ambition rassasiée donne à l'homme, sans l'ivresse de l'orgueil, la femme savoure son succès comme un fondant, comme de la grenadine.

Et il y avait, dans un endroit que nous appellerons le seizième, un jeune spécialiste au nom déjà glorieux, qui aima Sidonie et lui demanda sa main. Il possédait dans son talent médical, dans la puissance de son investigation plus d'éclat, plus de profondeur. Sidonie, dans leur commune recherche de la maladie, était la vrille, lui, le pic. Et, réputé très fort, il offrait lui aussi dans le commerce de la vie cette sensibilité, et ce don d'émotion dont on fait à tort l'apanage féminin.

Leurs amis se réjouirent d'un si noble couple. Sidonie conserva son cabinet de Montmartre, et lui le sien, dans l'un de ces longs rayons qui partent, à Paris, de l'Étoile. Ils se séparaient chaque matin, se retrouvaient à peine aux repas du soir. Et il semblait tout le jour à ce jeune mari, dans cette maison sans femme, qu'il continuait d'être garçon. Un jour, sa peine éclata et il lui dit : « Je voudrais que tu habites ici toujours avec moi. — Mais ma clientèle? — Tu l'abandonneras. — Mais il me sera difficile d'en recréer une autre ici. — Tu n'en auras plus. — Mais que ferai-je de mes journées? — Tu t'occuperas de la maison et de moi... »

Dans son geste familier, elle tendit ses mains débonnaires, répondit : « Comme tu voudras. » Et elle ne pleura que le soir, quand elle fut seule.

Montmartre l'appelle encore parfois à grands cris et tous ses chers clients qui lui eussent baisé les pieds, et son cher succès si suave, si doux, si fondant, qu'elle ne boira plus.

Elle m'a dit un jour :

— On ne peut exiger tous les bonheurs.

*
* *

— Et pourtant, me dit la doctoresse Claudia, et pourtant, moi, j'ai trois enfants, un cabinet achalandé, contigu à celui de mon cher mari, lequel a tout mon cœur. Je me lève à sept heures, ne pars pour mes visites qu'après avoir expédié au lycée mes deux aînés, surveillé le bain de la toute petite et donné à ma cuisinière les menus du jour. Je rentre déjeuner avec mon mari. Nous causons gaiement de tous autres sujets que le médical. Notre consultation commence, sensiblement égale en durée. Quelques courses encore; un dîner tardif, et, après un coup d'œil aux devoirs des enfants, nous voilà en tête à tête pour une bonne soirée...

Claudia et son mari sont deux esprits géométriques.

*
* *

La lourde pierre d'achoppement des étudiants en médecine, l'Internat des hôpitaux de Paris, devient pour les jeunes filles un jeu d'enfant.

En 1924, l'une d'elles, au concours qui chaque année laisse sur le carreau tant de brillants élèves, emporta le titre avec le numéro 1. Chose curieuse, cet immense succès, triomphe inouï pour le féminisme, souleva surtout, parmi les étudiants, l'enthousiasme des garçons qui, avec une bonne grâce très fraternelle, applaudirent leur jeune camarade. Depuis lors, il n'est pas d'année qu'on ne voie cinq ou six lauréates au concours d'Internat.

Dans les hôpitaux, les jeunes filles internes administrent leur service, tiennent les écritures, surveillent leur salle en bonnes maîtresses de maison.

J'ai interrogé sur leurs qualités médicales un de leurs maîtres les plus réputés.

— Elles travaillent, me fut-il répondu, avec plus d'assiduité et moins de distraction que leurs camarades. Sans doute n'inventeront-elles jamais une maladie, comme Pott, comme Vincent, comme Parkinson. Inventer n'est pas le genre des femmes. Mais elles peuvent égaler l'homme en valeur médicale.

Il ne leur restait plus qu'à obtenir un autre

titre, plus rare et plus glorieux encore, celui de médecin des Hôpitaux. Or, un hôpital de Nantes possède déjà une femme médecin-chef. Une jeune doctoresse parisienne est arrivée cette année seconde à l'admissibilité. L'hôpital Necker compte une femme chirurgien. Enfin, à Toulouse, on peut voir une femme professeur agrégée de Faculté.

LA CHIRURGIENNE-DENTISTE

Dans un dispensaire privé de Lyon, dû à la générosité d'une grande dame, m'est apparue pour toujours l'image type de la chirurgienne-dentiste.

De petits enfants pauvres de six jusqu'à douze ou treize ans étaient sagement rangés sur des chaises : blouses noires à plis ; têtes, bien arrondies au tour, de petits Français, rasées de ce côté de la salle ; de l'autre, ornées d'une tresse en forme de sonnette.

De temps à autre une porte s'ouvrait. Appelée par vingt regards enfantins, une blanche jeune femme s'approchait. Sa main, si douce qu'elle

paraissait molle et sans force, passait sous les mentons fragiles. Elle disait : « Viens! » Un enfant se levait avec une sorte de joie. Ils passaient ensemble dans le cabinet plein de barbarie où tous les appareils nickelés et jusqu'au fauteuil machiné sont, par la seule vision, névralgiques.

La dame blanche endormait d'avance le petit garçon par un orchestre de paroles qui accompagnaient le cliquetis des instruments, au sinistre langage. Il était question de Guignol, de chevaux de bois, de petits oiseaux vivants. Lui souriait, n'avait pas peur. Et c'est sous cette maternelle narcose que se faisait l'opération dans cette bouche si tendre où des doigts minces et puissants de joaillier rangeaient, pour la vie peut-être, les perles humaines.

Pas un pleur ne coulait. Pas un cri n'était entendu. L'opératrice et le patient s'entendaient dans une sensibilité partagée pour qu'il n'y eût aucun mal. Au bout de tout, l'enfant recevait un baiser. Puis les doigts si fermes, si sûrs, si souples, si savants se baignaient vite pour passer à un autre client.

*
* *

Bénédiction pour notre race paysanne si, parmi nos campagnes, se multipliaient ces joaillières du sourire humain, ces fées de la physiologie générale, ces magiciennes qui restitueraient à l'homme ce qui fait la parure de tout bel animal sain.

Les chirurgiennes-dentistes sont établies, relativement aux hommes, à Paris et dans le département de la Seine, dans une proportion trois fois plus grande que les doctoresses, bien qu'il y en ait trois unités de moins. Nous avions trouvé deux cent quarante-trois femmes sur cinq mille cinq cent trente médecins. Il y a deux cent quarante femmes sur mille sept cent quatre-vingt-quatre dentistes.

Les chirurgiennes-dentistes, comme leurs sœurs de la médecine, se groupent systématiquement dans les grandes villes. Sur le chiffre que je viens de donner pour le département de la Seine, cinquante-huit seulement exercent en banlieue, les cent quatre-vingt-deux autres sont établies à Paris même.

Les campagnes, les chefs-lieux de canton, les bourgades pendant ce temps sont dépourvus de tout soin dentaire. Combien de jolis visages édentés, combien de santés compromises, parce que manque à tant de jeunes gens l'instrument primordial de la nutrition!

*
* *

Mais, patience! Demain verra sur ce point de grands changements, si nous en croyons les promesses d'aujourd'hui.

Poussons les portes de l'École Dentaire de Paris.

Dans ces grands ateliers lumineux où toute une jeunesse, par mille artifices inconnus du public, acquiert ces doigts magiques, capables d'exécuter les ordres les plus subtils de la pensée, une première illusion ferait croire à une école féminine. Quel fluide particulier, lorsque les deux sexes se trouvent réunis, donne aux femmes une visibilité plus frappante? Il semble qu'il n'y ait, parmi ces blouses blanches, que des jeunes filles à sculpter de petites dents

taillées dans une bille de buis, à modeler des mâchoires, à ciseler de l'or, à écouter les cours de l'amphithéâtre, à passer des « colles » avec des anciens dans une salle d'études, à radiographier des racines dentales à même la bouche du patient, à meuler des émaux malades à la salle d'opération où le public-client se prête à ces débuts.

En réalité, les garçons l'emportent encore par le nombre. Mais dans une proportion bien moindre que dans les autres écoles déjà vues. Sur quatre cent cinquante et un élèves, l'École Dentaire compte cette année cent trente femmes.

D'autres écoles officielles, à Lyon, à Bordeaux, voient également chaque année augmenter le nombre de leurs élèves femmes.

Il semble que l'odontologie soit en passe de devenir un métier nettement féminin.

On reconnaît aux chirurgiennes-dentistes une extrême habileté, de la patience, de l'attention et cette sensibilité en faveur de l'enfant qui en fait les praticiennes tout indiquées de l'odontologie, enfin créée, du jeune âge.

*
* *

Elles aussi trouvent des maris à l'École Dentaire. Cependant, on voit peu de ménages où femme et mari possèdent chacun son cabinet. Le plus grand nombre de femmes exerçant à Paris, sont célibataires. Les autres n'ont pas épousé des confrères.

Comme toujours, beaucoup de jeunes filles dentistes qui se marient renoncent à leur profession.

*
* *

Voici un appartement parisien que je sais, où jase dans le fond tout le jour comme le bruit d'un rouet.

Ni rouet, ni quenouille, pourtant, mais une frêle et énergique jeune femme qui, penchée sur des lèvres humaines, travaille des filets nerveux avec des instruments plus déliés que le nerf même. Ses doigts manient le davier, la pince, la meule. Elle est secrètement forte, inébranlable, debout de l'aube au soir. Une belle clientèle.

Le soir, quand le dernier client l'a quittée, elle ôte en hâte sa blouse, redevient la jeune femme parée qui attend le mari qu'elle aime. Il rentre. Il arrive, las et triste. C'est un petit industriel en proie à l'insuccès qui lutte contre le sort. Ils se sont épousés dix ans auparavant, alors que tout souriait à l'usine.

— Mais puisque j'ai mon cabinet, chéri, tu peux attendre...

Voilà ou en est ce roman bien moderne. Comment finira-t-il? Ce n'est ni mon lecteur, ni moi qui nous hâterons de conclure. Je place seulement ici un document photographique.

LA PHARMACIENNE

Je sais à Paris, enclos de hauts murs et d'arbres frais, un jardin charmant taillé en parterres paisibles comme un jardin de monastère et qui produit les essences les plus diverses, les fleurs les plus hétéroclites, l'ensemble le moins uniforme.

Ne cherchez pas ici les tapis floraux de Le Nôtre où les espèces ne figurent qu'en masse et à l'état de longues traînées de couleurs : la foule rouge des géraniums, la foule bleue des hépatiques, la foule tango des soucis : non plus ces imbrications des bégonias dans les violettes et des violettes dans les giroflées roses qui font des jar-

dins anglais des broderies orientales; encore moins ces grandes pièces de soies monochromes que la Hollande étend sur ses polders : chair, écarlate, safran, mauve, et un métrage à vêtir toutes les Hollandaises! Non ; d'ici l'on a banni la collectivité. Chaque plante est un échantillon. Chaque fleur s'ouvre dans le superbe égoïsme de représenter une espèce.

Mille allées divisent les rectangles encore recoupés de diverticules. Des jeunes gens et des jeunes filles y cheminent, vêtus de blanc, qui ne sont ni moines ni nonnettes, mais des élèves en pharmacie. Et nous sommes dans le jardin botanique de l'École.

On est d'abord frappé du grand nombre de femmes. L'École de Pharmacie est en effet le centre où se sont engouffrées dans la plus grande proportion, depuis quelques années, les jeunes filles en quête d'une carrière libérale. Environ quarante pour cent des garçons aux dernières rentrées. Et ici, comme partout où une singularité, une faute d'habitude s'attache à la présence des filles parmi les garçons, l'œil les distingue avant tous leurs camarades : la blouse

plus ronde, le cou plus tendre, un pli aux cheveux.

Elles ne détonnent pas dans ce jardin savant, herboristerie verte et vivante où leurs doigts écartèlent des pétales, consultent une feuille, déterminent une labiée, caractérisent une ombellifère. Nos aïeules elles-mêmes eussent trouvé cela très féminin. Il y a d'ailleurs dans la pharmacie quelque chose de sédentaire, de moyen, de manuel et de sage qui attire à la jeune pharmacienne l'indulgence des gens de tradition et trouve grâce devant l'opinion. A entendre depuis vingt ans les dits du monde et l'attribution que l'on fait si généralement aux femmes de ce métier, il semble qu'il ne devrait plus y avoir aujourd'hui un seul pharmacien en veston et faux col derrière son comptoir.

On doit en tout cas à ces propos sympathiques et à ce sensationnel éloge de la pharmacienne, le grand nombre des vocations qui peuplent de jeunes filles les écoles de Pharmacie à Paris et et en province,

Nous allons les y suivre et voir ce qu'elles deviennent.

*
* *

Dans une atmosphère bleue d'âcres gaz, la salle s'enfonce comme la cuisine d'une hôtellerie gigantesque, mais dont les blancs marmitons seraient rangés devant leurs fourneaux individuels le longs des murs.

Ici, rien des joyeuses chansons de la friture, rien de l'oignon excité qui revient dans le beurre, du lapin demandant à être sauté, des transports d'un pot-au-feu débordant, des pétarades d'une côtelette enragée de se dorer sur le gril. Mais de silencieuses distillations, des ébullitions régentées et tranquilles, des ballons et de longs pipeaux de verre où la vapeur molle et lasse ne siffle pas. Des combustions lentes, des réactions muettes, des cristallisations imperceptibles.

C'est, au hasard, l'un des huit laboratoires de travaux pratiques à l'École de Pharmacie.

Pour cent garçons, de trente à quarante femmes, selon que nous sommes dans les dernières années ou dans les premières, les récentes

promotions ayant augmenté sensiblement la proportion du contingent féminin.

Il y a plus de cuisiniers que de fourneaux, plus d'élèves que d'expériences en train. Alors s'improvisent des espèces de mariages scientifiques, un jeune homme, une jeune fille, deux jeunes gens, une jeune fille qui s'accordent fugitivement pour une analyse, une distillation et, leur livre à la main, confectionnent en commun leur popote barbare. Parfois il faut toute une journée de surveillance avant que le précipité blanc, corps dissocié, arraché au bonheur de son calme mélange, ne tombe au fond du ballon après les lentes convulsions de l'analyse; trois jours pour recueillir par distillation vingt-cinq centigrammes d'un liquide incolore dans une éprouvette. Alors, sans nulle gravité, les ménages devisent. Ce sont des rires, puis des chansons, puis des cris : la rumeur d'une foule en délire. Cependant que les transformations de la matière s'opèrent silencieusement et que les vapeurs sulfureuses s'épaississent dans le long laboratoire assombri.

*
* *

Paraît une jeune femme que sa blouse blanche ne distingue pas des autres, marquée cependant de ce subtil rayon de paix dans le regard que donne aux femmes une plus longue pratique de la science. Elle va de groupe en groupe, arrête une réaction ou la renforce en acide, tempère une ébullition, explique une formule à l'un de nos ménages, empêtré.

C'est une monitrice.

A elle de surveiller le laboratoire, de guider les débutants dans leurs expériences, de leur dévoiler le mystère souvent obscur des formules, de relever les erreurs dans une réaction, les imprudences dans les manipulations. Il y a encore des moniteurs à l'École de Pharmacie; mais il y a surtout des monitrices.

La monitrice est une jeune fille entrée naguère à l'École avec l'idée bien arrêtée d'accomplir sa carrière dans la pharmacie. Elle a vu l'officine, les sphères vertes et rouges, astres brillants des sous-préfectures les soirs d'hiver, les grands

bocaux de faïence ancienne où l'on peut lire le mot *Diascordium* en caractères chancelants; elle a vu le comptoir, les balances de précision, le moule à cachets, les poudres, la caisse avec la machine à calculer. Elle s'est crue destinée à la délicatesse des petits paquets, à plisser divinement le papier rouge translucide autour des bouchons de sirops ou de collutoires, dans une atmosphère de phénol, de julep et d'écorce d'orange. Elle s'est rêvée elle-même, souriante et digne, attirant à sa boutique une clientèle encline aux épanchements, pendant que la machine à calculer de la caisse édifiait, à force de déclics, une rapide fortune.

Charmée d'un tel espoir, elle a fait sa première année d'études, puis la seconde. A la troisième, ayant monté de laboratoire en laboratoire, un démon secret, ce génie fulgurant, invisible au vulgaire mais que connaissent bien tous ceux qui se sont plongés dans cette vie créatrice de la chimie où l'on est comme des dieux, l'a saisie. Ce jeu de la réussite, cette domination sur la matière, cette obéissance constante des corps au bon plaisir humain à

quoi la femme semble plus sensible, comme si la chimie, exacte et concrète, était le féminin de la physique, ont relégué au loin, comme vulgaire et indigne, l'officine sans poésie. Sa quatrième année terminée et son diplôme de première classe obtenu, elle a fait fi du parchemin : des liens trop puissants l'attachaient au laboratoire. Elle y est demeurée.

* * *

Cette petite histoire n'indique pas un état d'esprit exceptionnel mais une sorte de loi bien connue à l'École de Pharmacie, qui en 1928, sur mille deux cent quatre-vingt-quatorze élèves, comptait trois cent trente-quatre femmes, et qui, à cette date, n'avait fourni à Paris et au département de la Seine que cinquante et une pharmaciennes établies.

Même cette réserve faite que le grand afflux de jeunes filles à l'École ne date que des dernières années, la différence du chiffre entre élèves pharmaciennes et pharmaciennes établies, suppose un déchet considérable. Que deviennent

les autres, celles qui n'ont pas comme beaucoup, abandonné leur art pour se marier?

C'est ici qu'on est obligé de reconnaître le grand charme que cette chimie, principale matière du programme des études, à l'École, exerce sur les femmes. Celles qui l'ont goûté s'acheminent difficilement vers le commerce, premier but de leurs efforts. Il opère dès la seconde, dès la troisième année. Les plus raisonnables vont jusqu'à leurs « derniers définitifs ». Beaucoup, en cours d'études, abandonnent l'École de Pharmacie pour l'Institut de Chimie. Le plus grand nombre va peupler les usines de teinturerie, de parfumerie, de soie artificielle en qualité d'ingénieurs. Trente pour cent poursuivent leurs études jusqu'à la thèse de doctorat en pharmacie. Enfin les plus passionnées de science se dirigent vers les laboratoires officiels.

Au ministère de l'Agriculture, par exemple, le laboratoire national du contrôle des matières alimentaires et des médicaments, est dirigé par une ancienne pharmacienne. C'est à une autre que sont confiées les destinées du laboratoire du département de Seine-et-Oise.

On a dit que les femmes manquaient de l'esprit de synthèse; elles doivent à tout le moins posséder passablement celui d'analyse...

*
* *

C'est sur le compte de la patience féminine qu'on met généralement ce penchant qu'elles montrent pour les manipulations de la chimie. Elles seraient expertes à débrouiller les éléments comme les fils emmêlés d'un écheveau de soie. C'est bientôt dit. Il faut y chercher des raisons psychologiques plus subtiles, et tout ce qu'une femme est capable d'incorporer de rêve à la science.

*
* *

Un des laboratoires de quatrième année. Le grand brouhaha de plus de cent bavards pérorant en blouse blanche autour des fourneaux. Des prélèvements de vin rouge suspect bouillonnent dans des ballons de verre, soumis à l'épreuve du feu, réduits aux derniers aveux, à la vérité suprême, par l'analyse. A côté, de jaunes liqueurs

justiciables du seul pharmacien sont interrogées dans leur éprouvette par les yeux experts d'une fraîche jeune fille, des yeux de chimistes auxquels on ne peut rien cacher.

Voici que devant les lenteurs d'une réaction sur les benzoates se sont groupées cinq à six élèves pharmaciennes en proie à la critique, à l'ironie discrète, à l'interrogatoire, au procès, au jugement d'autant de jeunes hommes. On a pu travailler quatre années durant sous une blouse identique, décomposant les mêmes éléments, prenant les mêmes notes de cours, accomplissant les mêmes gestes sans différence, nouant des camaraderies solides, cultivant, — qu'on soit homme ou femme, — des rivalités ou des sympathies homogènes : on n'a pu annuler la réaction divine des regards qui s'affrontent entre jeunes gens et jeunes filles. L'œil masculin, à la minute où a cessé la manipulation commune au cours de laquelle s'emmêlent sans mystère ni émoi les doigts fuselés de la fille, les doigts spatulés du garçon, revoit immédiatement dans sa camarade la proie féminine, la proie plus faible, la proie incompréhensible,

fuyante, déraisonnable, illogique, sans sagesse. Qu'une dizaine de garçons se réunissent dans une discussion commune avec des femmes, c'est pour leur donner tort.

Aujourd'hui les jeunes femmes présentes, dont deux ont déjà épousé, — pour de bon, — des camarades, sont attaquées sur la déviation de leur vocation. C'est qu'en effet, l'une d'elles travaille en vue du doctorat. L'autre aspire à demeurer dans l'École comme monitrice. Une troisième, qui va obtenir cette année son diplôme de pharmacienne de première classe, avoue qu'elle ne se soucie nullement de s'établir. Celle-ci veut faire du laboratoire à l'Institut Pasteur. Celles-là vont se spécialiser dans des usines.

— Vous êtes folles, disent les garçons. Alors qu'une officine habilement tenue peut vous rendre riches en quelques années, que la nouvelle loi sur les spécialités qui autorise à en majorer le prix pour en tirer un bénéfice, simplifie et rend en même temps plus lucrative la pharmacie, qu'à vos débuts même et dès les premiers mois vous y pouvez gagner beaucoup d'argent, vous allez vous contenter de douze à

quinze billets de cent francs par mois qu'une usine va vous marchander pour moisir dans ses laboratoires d'études? Et tant de travail, l'effort de vos plus belles années, auront abouti à une vie de privations, où acheter une robe deviendra pour vous un problème, où vous hésiterez même devant une paire de bas de soie!

Et c'est ici que je fis de la psychologie des femmes une expérience saisissante, car, à cette accusation de folie, elles souriaient tranquillement, sachant bien qu'elles possédaient leur sagesse à elles, n'ayant rien à voir avec les ambitions des hommes.

— Mais puisque nous aurons de quoi vivre, disaient-elles en lissant de la main ce revers de leur blouse blanche qui s'échancrait sur une toilette déjà assez piquante dans sa simplicité, qu'avons-nous besoin de plus?

Une telle phrase excitait les garçons en les démontant. Leurs regards s'allumaient comme si ces compagnes de leurs études, ayant perdu la tête, laissaient choir à leurs pieds des trésors durement gagnés, les négligeaient, en faisaient fi.

— Vous ne savez donc pas ce que c'est de devenir riches?

— Si... mais tous les risques d'un commerce?

— C'est justement là l'intérêt du jeu et ce qui rend la partie attrayante.

— Mais tout le tracas qu'il y a d'acquérir un fonds?

— Est-ce que cela compte en regard de la fortune qui vous attend?

— Cela compte si bien que nous préférons entrer sans nul souci dans les places qu'on nous offre.

— Vous y travaillerez dix fois plus, sans profit.

— Oui, mais à un travail qui nous agrée.

— Le travail n'est pas un but, mais un moyen!

— Savoir!... répondait la féminine Sapience avec des yeux tout apaisés et déjà tout béats devant la vision des cornues, des alambics qui ne feraient jamais défaut à leur rêve d'alchimistes.

*
* *

Il ne faudrait cependant pas conclure ici qu'aucune pharmacienne diplômée ne va jusqu'à l'exercice de sa profession.

Paris, à lui seul, compte trente-six officines exploitées par des femmes, et la banlieue possède quinze pharmaciennes établies. De-ci, de-là, en province, on signale comme une nouveauté telle pharmacie tenue par madame ou mademoiselle Une Telle.

Mais il semble qu'une condition soit nécessaire pour qu'une jeune fille qui sort de l'École à vingt-cinq ans prenne la décision de s'établir : c'est que le fonds de pharmacie, local, matériel et bail, lui soit présenté sur un plateau par une main tutélaire.

Vous les avez vues, il y a un instant, se désister l'une après l'autre, se buter, pour le plus grand nombre, à la difficulté d' « entreprendre » qui paraît toujours formidable à la femme française. C'est que, dans notre pays, les femmes pratiques et ordonnées, — et n'est-

ce pas chez elles qu'apparaissent en clair les dons et les marques d'une race? — redoutent l'aléa et reculent devant l'aventure. « Et, si je ne réussissais pas? — Et les échéances de fin de mois? — Et s'il se trouvait que j'eusse été trompée sur le chiffre d'affaires? — Et si je ne parvenais pas à rembourser ma commandite? »

En vérité, rares en France sont les jeunes filles, — pour aujourd'hui, à tout le moins, — qui aient le front de passer outre à de telles objections. Vous les voyez, sans craindre l'effort, s'embarquer dans des carrières où elles n'engagent que leur énergie : le barreau, la médecine, l'art dentaire, la chimie, etc. ; se précipiter vers les sillons tout tracés des emplois administratifs. Mais qu'à un peuple qui ne fait des affaires que par effort rationnel (non par instinct) et qui passe à l'étranger pour intellectuel, artiste, littéraire, pour le levier idéal du monde mais pour rien moins que commercial, on ne demande pas que ses femmes se portent spontanément vers l'entreprise.

Et voilà pourquoi les pharmaciennes que nous voyons établies sont celles qui, fréquem-

ment, succédèrent à leur père. Ou bien encore celles qui tiennent à leur propre nom une officine en attendant que leur jeune mari, un ancien camarade retardé dans ses études par le service militaire, passe ses examens définitifs et obtienne son diplôme. Ou enfin celles qui reçurent en héritage une pharmacie pour s'être fait apprécier du titulaire lors d'un stage prolongé, mais elles n'ont pas, d'ordinaire, créé, à proprement parler, une maison de commerce.

*
* *

Comme à toute règle, des exceptions.

Il y a vingt ans, alors qu'une pharmacienne passait encore pour un phénomène, mademoiselle X... s'installe dans une ville importante de la grande banlieue parisienne. Elle est, à ses confrères déterminées d'aujourd'hui, un charmant précédent. Fine, enfantine, brune figurine ; un Saxe derrière le comptoir. Ses longs cils noirs tempèrent de douceur tout ce qui s'amoncelle d'énergie pour indurer les prunelles de cette fille mineure écrasée de responsabilités

médicales, toute seule au fond de sa boutique contre un public adverse dont la protège une porte au timbre strident.

Stupeur de la clientèle qui de jour en jour prend contact avec la jeune titulaire. Pour se vanter ensuite d'avoir vu la pharmacienne, on va lui acheter un bâton de réglisse, un paquet de tilleul et il n'est bruit que d'elle dans le quartier. Mais lui confier une ordonnance, à Dieu ne plaise! Quelle sécurité peut inspirer une péronnelle audacieuse qui se mêle de succéder au vieux pharmacien à barbe blanche?

Quand la Française se met à risquer tout, elle a de merveilleuses réserves d'endurance et de ténacité pour user l'obstacle. Mademoiselle X... ne se rebuta pas. Elle se contenta de demeurer dans sa boutique, amène et souriant à tous ceux qui entraient. Tant de charme, de sérieux, d'application, vainquirent une ville. On ne résista pas longtemps. La volte-face se produisit d'un seul coup. Le bruit courut que les ordonnances étaient exécutées par la jeune fille avec des produits de premier choix. A partir de cet instant, sa réputation d'une conscience

plus scrupuleuse, d'une attention plus soutenue, d'une ponctualité plus loyale fut établie. Et soudain, mademoiselle X... fit sa fortune.

Aujourd'hui, mariée à un confrère qui possède sa pharmacie propre, mère de famille modèle, cette ancienne, toute jeune encore, possédant l'une des officines les plus achalandées de la ville de V..., est vraiment le type et l'exemple de la pharmacienne moderne.

*
* *

Madame Y... me dit :

— On ne lutte pas seulement contre la clientèle, il y a les commis auxquels il faut tenir tête.

L'élève a, sur la jeune pharmacienne, sa supériorité d'homme, d'aîné, d'expert dans le métier. Ses doigts ont pesé toutes les poudres possibles, filtré toutes les décoctions. Il se vante de ne pas ignorer une formule du Codex. Il se croit certes plus pharmacien que la pharmacienne. Dépit. Aigreur. Laisser-aller. Au premier reproche de la jeune femme, il prend la porte.

Madame Y... a remplacé l'élève amer par un commis jovial. Or, voici que l'aspirine, la quinine, les pilules d'or, les spécialités coûteuses fondent dans l'armoire vitrée comme sous le coup d'une vente frénétique. La jeune pharmacienne sans défense se voit donc en face d'un grand diable de bandit qui la dépouille chaque jour. Les femmes d'aujourd'hui, contrairement à celle de la Bible, quand elles veulent vaincre un homme ne commencent point par l'endormir. Madame X... affronta celui-là tout éveillé et lui dit son fait. Cris, protestations, menaces. Elle se contenta de secouer la blouse de l'infidèle commis; de menus paquets tombèrent. Elle le mit dehors sans qu'il eût envie de regimber.

D'autres fois elle est en proie à un étourdi qui interchange les étiquettes sur les fioles d'une ordonnance, baptise interne l'usage externe, fait ingurgiter le gargarisme au patient; le gargarise d'un purgatif.

— Croyez-moi, me dit madame Z..., la grande difficulté pour nous autres pharmaciennes, ce n'est pas le public, c'est le personnel masculin.

— Que n'employez-vous des femmes, alors, madame?

— Les femmes? reprend-elle avec vivacité, j'en ai essayé; mais c'est mille fois pire!

*
* *

Je dirai encore l'histoire de mademoiselle P..., élève de cette École de Pharmacie de Marseille qui compte aujourd'hui près de deux cent cinquante femmes.

Fille d'un médecin, mademoiselle P... entendait bien ne pas suivre l'exemple de ses compagnes qui, une fois leurs études finies, avaient presque toutes abdiqué la pharmacie. Son diplôme en mains, elle prend la gérance d'une pharmacie dans un département voisin des Bouches-du-Rhône, et enfermée là, comme un chasseur en embuscade, guette son gibier : dans l'espèce, une jolie officine à vendre quelque part. Mais, ou ces fonds de pharmacie coûtent des prix fous, ou ils sont sis dans des pays impossibles.

Un jour de vacances qu'elle se promenait

dans la banlieue d'une grande ville du midi, mademoiselle P... y remarqua l'absence de pharmacie. L'idée lui vint d'attacher ici sa fortune. Et voici où cette fière jeune fille se révèle toute différente de celles que j'ai dépeintes jusqu'ici, hésitantes, craignant le risque, impuissantes à mettre debout une entreprise. Elle déniche à un beau carrefour un immeuble en construction, loue sur-le-champ la boutique future, puis retourne à sa gérance lointaine, d'où elle dessine elle-même pour l'architecte les plans et l'agencement d'une pharmacie extra-moderne. A distance encore, — remarquez le tour de force, — elle l'assortit des mille et un médicaments, bases, poisons, poudres, essences, liqueurs, spécialités qui doivent se multiplier à l'infini chez nos apothicaires du vingtième siècle. Mais avec cette prévoyance économique des esprits féminins bien organisés, elle a soin, prudemment, de n'en commander que des doses minimes, pour le hasardeux commerce où elle s'engage. Puis, sa gérance terminée, la voici faisant irruption dans le pays, revêtant sa blouse blanche, s'attaquant aux

caisses et bourriches des droguistes en gros, rangeant ses fioles, remplissant l'armoire aux poisons, aménageant le laboratoire, y dressant ses balances de précision, le moule à cachets, par cette précaution bien judicieuse de mettre les manipulations à l'abri du public, de ses bavardages, de ses distractions.

Quatre ou cinq jours plus tard, voilà la boutique fraîche, parée, meublée de ses flacons, avec le pèse-bébé symbolique, colonne de l'officine d'une pharmacienne. Le rideau de fer se lève sur ce décor. A la curiosité des habitants apparaît, au fond du théâtre nouveau, cette fille encore toute jeune, mince, la taille longue et flexible, douce et parlant peu, qui inspire confiance.

Depuis lors, la pharmacie ne se vide pas.

Joie des habitants de n'avoir plus, pour une ordonnance, un calmant, un cachet ou une blessure, à courir jusqu'à la ville lointaine. Joie de trouver toujours, comme une madone bien patiente, cette blanche jeune fille qui les attend dans son décor riant. Pour les hommes, elle est comme une infirmière sacrée; ils sont

devant elle déférents et polis, amollissant leur voix pour l'interroger sur le meilleur savon à barbe. Il n'est purgatif qui ne se fasse poétique en passant par ces longues mains fines; il n'est cautère qui ne devienne bénin.

Ici, les femmes s'épanchent. Ce pèse-bébé est le premier cran d'un engrenage où, une fois mis deux sous, on est happé corps et âme, y compris l'enfant pour des confidences interminables. Mademoiselle P... acquiert ainsi dans cette campagne une influence, une action irrésistible. Hygiène, puériculture, bon sens, éducation, cette ancienne interne des hôpitaux de Marseille suggère tout.

Elle réussit pécuniairement au delà de tout espoir, sa sagesse, sa prudence, sa mesure ont été le Lloyd qui assura son audace. Son fret aventureux était là sous l'égide d'un fameux consortium de vertus. Peut-être faut-il voir en elle le précurseur d'une nouvelle génération de Françaises qui nous réservent encore des surprises, non plus, cette fois, par leurs possibilités intellectuelles, mais par leur esprit d'initiative.

*
* *

Qui dira la mission d'une pharmacienne dans de petits chefs-lieux de canton arriérés, dépourvus parfois de médecins, où, le cas échéant, la seule vitesse de l'auto permet à celui du village voisin d'arriver à temps, avec la boîte de médicaments, les calmants, les sangsues...

Sa boutique serait vite achalandée. Nous qui, d'un coup de téléphone pouvons tenir sur l'heure l'analgésiant, le coupe-fièvre ou le révulsif désiré, nous n'imaginons pas une disette de remèdes. Tant de pauvres campagnards en meurent, cependant! Les jeunes filles qui auraient assez de détermination pour affronter la vie au village, l'aléa commercial, les préjugés paysans, seraient sûrement récompensées.

On les voit fort bien tenir derrière leur comptoir ce rôle d'arbitre, d'augure, apprenant aux jeunes mères l'hygiène, la propreté, l'alimentation de l'enfance, combattant les erreurs, l'ignorance, l'imprudence, l'alcoolisme. Et elles

feraient cela gentiment, sans lunettes, sans esprit de suffragisme, sans ligues, sans méthodisme, en bavardant avec les papas, en devisant, intimes et discrètes avec les mamans, en petites Françaises.

Et puis, qui les empêcherait d'épouser un jour le notaire ou le jeune docteur de l'endroit?

*
* *

N'ai-je pas tracé jusqu'ici des tableaux trop idylliques de la pharmacienne en fonction?

En voici un qui fera le revers de la médaille.

Je connais une jeune pharmacienne établie à la campagne où elle habite, avec une amie, une jolie maison en bordure de telle route départementale, lit habituel d'un flot d'automobiles.

C'est la nuit. La pharmacienne dort dans sa chambre depuis plusieurs heures peut-être : paix, ténèbres muettes. Soudain, le silence est brisé violemment par l'éclatement de la sonnette de nuit. Premier coup pour rien : la jeune fille sait faire la part des mauvais plaisants.

Deuxième avertissement plus pressant. Elle bondit hors du lit, enfile une blouse. La voici, la porte ouverte, devant trois hommes dont deux portent le troisième, blessé, couvert de sang. Ils l'ont trouvé, disent-ils, barrant la route, victime d'automobilistes inhumains. Un fauteuil dans l'officine. Le blessé en état de choc y est étalé, les bras pendants; la pharmacienne s'empare d'eau distillée, de tampons d'ouate, d'éther : léger remue-ménage d'armoires ouvertes, de fioles entre-choquées. Elle revient au patient. Stupeur! les deux hommes ont disparu. Elle a beau les appeler : un ronflement d'auto lui répond, décroissant comme le bourdonnement d'un moustique.

Elle se voit donc seule avec ce chemineau privé de sens. État grave sans doute. Les plaies sont dénudées : apparaissent des coupures de l'oreille, de la joue, de la tempe, tout ce qui peut advenir du profil d'un homme étendu à terre quand le frôle à grande vitesse l'aile noire d'une auto.

Ma jeune pharmacienne, son blessé propre et net maintenant, ne peut relever sur tout le corps

la sensibilité d'aucune contusion. Alors, sous l'éther elle le réveille, il ouvre des yeux abrutis, voit cette jeune fille attentive aux signes de sa vie revenue, sent un bien-être sous les bandelettes du pansement.

— Ma casquette... demande-t-il?

Avec des gestes hébétés, il y introduit sa tête garnie de gazes blanches, avale avidement le cordial que lui offre son infirmière. Celle-ci, découvrant enfin son état d'ébriété, veut le conduire doucement vers la porte.

— Vous voilà sauvé, maintenant : il faut vous en aller.

— Ah! pour ça, non! déclare-t-il, béat, et entêté dans sa béatitude.

Mademoiselle X... mesure de l'œil les forces de cet homme de peine, aux épaules puissantes. Pour la première fois peut-être, elle sait ce qu'est la peur qui décoordonne l'harmonie intérieure, fait sentir à une femme très équilibrée qu'elle a des nerfs capables d'être fous. Elle se cite à elle-même diverses éventualités troublantes. Enfin, à son appel, son amie survient, la trouve blême devant un blessé ivre qui main-

tient drôlement sa ferme détermination de ne pas quitter la place.

Alors une lutte discrète s'engage entre les deux jeunes filles et le robuste chemineau, heureusement privé par l'ivresse du contrôle de ses muscles. Avec des mots sévères, elles le sidèrent, l'hypnotisent. Elles ne sont que deux, et bien fragiles, mais il y a une autorité dans leur parole de femmes en place, nanties d'une fonction officielle dans la cité. Le vagabond, humble au fond, se met debout. Une pression légère sur le bras, et on le dirige ainsi jusqu'au seuil.

— Je vous assure, me disait mademoiselle X... que le tour de clef fut vite donné derrière lui!

Il y a deux générations, ce fait divers bien caractéristique de la vie d'une pharmacienne au village ou à la ville, aurait glacé d'effroi nos grand'mères, et, je crois, surtout nos grands-pères. Une société où la femme, par sa fonction, aurait couru des dangers, n'était pas, à leurs yeux, une société raffinée. Sept siècles de mœurs françaises fondées sur la chevalerie interdisaient aux hommes, au nom de l'honneur, de laisser

la faiblesse féminine risquer, par état social, un péril.

Notre époque voit le contraire. L'homme n'a pas changé pourtant. Mais c'est la femme elle-même qui semble revendiquer ce péril dont nos pères la protégeaient autrefois.

Elle le revendique... ou plutôt l'intrépidité fait partie d'un ensemble d'énergies diverses, pièce élémentaire d'une cuirasse dont elle s'est revêtue. Notre société ne vit plus sous le régime de la femme faible. Reporter de guerre, voyageuse de commerce, receveuse des Postes dans la brousse, doctoresse appelée en pleine nuit vers l'inconnu ou bien ouvrière dans une usine d'explosifs, comme la jeune pharmacienne isolée dans le village, elles sont toutes les amazones de la société, servant au péril des éléments ou des malfaiteurs.

Puisse l'esprit de chevalerie nous demeurer, quoique périmé, sous la forme de gestes rituels, inutiles mais élégants.

LA CHIMISTE

— D'où venez-vous? me demande au passage mon vieil ami C...

— Je reviens de l'Institut de Chimie où j'ai vu les jeunes filles partager les travaux des hommes dans les plus hauts laboratoires qui soient.

— Et elles sont nombreuses là dedans?

— Trente et une, en fin d'année 1928.

— Peste! Et elles n'y font pas trop de sottises?

— Apparemment, puisque après quatorze années d'expérience, les premières étant venues à l'Institut pendant la guerre, le programme

porte encore que les dames et les jeunes filles y seront admises aux mêmes conditions que les jeunes gens.

— Avec de l'indulgence...

— ... et puisqu'il n'y est pas d'ailleurs que des femmes élèves. En deuxième année, le professeur de chimie organique est une dame. Madame X... est préparateur de première année. Quatre jeunes filles sont préparateurs auxiliaires de première, de deuxième et de troisième année. La surveillance des manipulations de ces messieurs est donc confiée à des femmes.

— Je croyais que vous n'étiez pas féministe?

— Je suis obligée de dire ce que j'ai vu.

— Alors, l'Université prend au sérieux ces alchimistes en crêpe de Chine?

— Plus exactement, elle ne fait pas de différence entre elles et les hommes.

— Mais, une fois sorties du sein de la Grande Mère, que deviennent ces pauvres femmes farcies de formules?

— Les grandes usines les réclament comme des ingénieurs chimistes modèles. La licence ès sciences qu'elles ont été forcées de préparer en

cours d'études, ajoute encore à leur prestige, et l'on dit qu'elles donnent, dans les laboratoires industriels, par leur application et leur ponctualité, des satisfactions inédites.

— Mais elles y prennent la place des hommes, et nos jeunes gens en sont à ne plus se marier faute de situation.

— ...

— Heureusement qu'elles ne sont que trente-cinq.

— Pour cette année, mais vous oubliez les anciennes élèves de l'Institut, quarante-six femmes que nous retrouvons ingénieurs chimistes dans les papeteries, les métallurgies, les fabriques de produits pharmaceutiques, puis dans les laboratoires des Facultés, à l'Institut Pasteur, au laboratoire municipal de Paris, dans l'enseignement. Joignez-y, je vous prie : les anciennes élèves en pharmacie, dérivées du côté de la chimie, et toutes les élèves des Écoles de chimie de province dont le nombre est bien plus grand et qui peuplent les laboratoires des usines.

— Diable! C'est plus grave que je ne croyais.

— Bast!...

— Il ne faut pas dire : « Bast!... » La chimie est une science formidable pour être mise à la portée de ces créatures énigmatiques et secrètes que sont les femmes. Après tout, il faut toujours compter avec la nuit féminine, vous le savez bien. Elles ont maintenant goûté à la science du bien et du mal. Elles ont en main un pouvoir indiscernable.

— Et puis après?

— N'avez-vous donc jamais lu *la Morte*, d'Octave Feuillet?

— Octave Feuillet, hélas! non...

— Eh bien! lisez ce livre, et vous saurez pourquoi je tremble...

*
* *

Octave Feuillet, dont nos mères ont raffolé et que ma jeunesse a trouvé à ce point mort qui suit, un moment, le succès sensationnel d'un écrivain, il est tout dans ce livre. Clairs de lune, femmes évanescentes aux épaules tombantes, aux châles nonchalants, aux indolences séduisantes

datant du second Empire; Parisiens qui croient toujours au « boulevard » (ce boulevard qui n'était pas encore une internationale avenue bancaire), hommes du monde qui entendent gronder, comme des coups de tonnerre lointains, les sourds décrets de Jules Ferry sur l'instruction des filles, annonciateurs de cet orage qui ouvrira bientôt une ère nouvelle au cerveau féminin et changera la société. *La Morte* est un livre charmant où, malgré qu'on en ait, on devient prisonnier de ce romanesque qu'on ne peut, sans erreur, bannir totalement d'une œuvre d'imagination. Combien je me félicitai des soins de mon vieil ami qui me le fit tenir dès le lendemain, avec ordre d'en prendre sur-le-champ connaissance! Que la psychologie des hommes y est ferme, jeune, inaugurale, jaillissante, printemps d'une école littéraire qui commence! Que la nature de cet aristocrate sceptique y a de facettes lumineuses! Que ces femmes devaient être vraies à l'époque, miroirs où nous ne nous reconnaissons plus.

Ce sceptique mal marié puisqu'il a épousé une suave jeune fille toute pétrie de l'amour de

Dieu, souffre donc de l'éloignement moral dans lequel se dérobe cette âme adorée. Sa jeune épouse se consume du même chagrin. C'est une communauté réduite aux efforts vains pour se rapprocher. Paraît alors dans un appareil d'étrangeté, de pittoresque, de gothique, une mystérieuse créature vivant sauvage et cachée avec son tuteur, le médecin misanthrope. C'est la femme des temps nouveaux telle qu'elle apparaissait aux moralistes d'avant 1880, pupille de l'homme nourrie de la science masculine, légataire d'un héritage trop lourd, dénaturée par ces nourritures trop fortes et ces legs intempestifs, ayant perdu son cœur pour avoir eu trop de cervelle, sorte de monstre qui, des dons de nos mères n'aurait gardé que l'attrait physique et chez qui l'instinct féminin aurait transmué la science reçue de l'homme en une sorte de magie noire. Imaginez qu'avec cela Sabine est médecin, pharmacienne, chimiste et, au surplus, matérialiste comme son père, ceci datant d'une époque où la science et la foi étaient contradictoires.

Le héros de l'histoire, lassé de ses inutiles délicatesses, car ce bon sceptique, respectueux

de l'intense vie religieuse de sa femme, lui a consenti tous les sacrifices, en était venu à sentir un ennui profond, un désert autour de son esprit au moment où il rencontra cette diabolique personne. Il ne va pas perdre une aussi opportune occasion de se distraire quelque peu. Le voici recherchant sa société, subissant son charme équivoque. Tout s'y prête, justement, car sa languissante épouse minée par un amour incompris tombe en proie à ces malaises indéfinissables, à ce vague, à ces faiblesses dont, en en parant leurs héroïnes, les romanciers de cette époque montraient bien l'attrait sur les hommes! Plus chancelantes, donc plus femmes. Octave Feuillet n'a pas manqué non plus, ne connaissant pas alors d'autres sports pour une femme du monde, de nous présenter sa future empoisonneuse comme une chasseresse, solide et bien campée, au surplus, car il devinait que la femme à venir ne serait pas de celles qui s'évanouissent pour un coup de sonnette.

Donc, le médecin misanthrope, bourru bienfaisant, consent à soigner l'intéressante malade. Sa pupille perfide entre ainsi dans l'intimité du

ménage. Elle a vite fait d'embobeliner le mari. Privée par la science et l'incrédulité de toute conscience, la femme de l'avenir doit redevenir un animal instinctif, une sauvage femelle, armée au surplus d'un impédiment scientifique. Et quand Sabine voit ce mari à ses pieds, elle n'a de cesse qu'elle n'ait empoisonné la femme pour le rendre libre. Elle procède avec une féline patience, par petites doses d'aconit, arme insidieuse provoquant des syncopes de plus en plus graves, jusqu'à la dernière... Après quoi elle épouse le mari encore mal revenu de sa stupeur et de son chagrin. Vous pensez bien que celui-là aussi elle l'empoisonnera, du moins moralement...

*
* *

Je compris pourquoi tremblait mon vieil ami. Les enfants ne doivent pas jouer avec les allumettes. Les femmes avec les matières toxiques.

Les parents, s'il leur naissait des enfants tout sagaces, tout raisonnables, et tout bien élevés, ne seraient-ils pas fâchés d'un tel privilège et de ne valoir pas plus que ces faibles petits êtres?...

*
* *

Octave Feuillet fait prononcer au savant athée qui a élevé sa pupille sans autre religion que celle de la science, cette prophétie :

« Le mieux serait de donner aux femmes une éducation plus conforme au temps où nous vivons, et plus en harmonie avec l'état de nos connaissances, de substituer dans leur esprit un idéal nouveau à l'idéal chrétien. C'est ce que fera l'avenir. C'est ce que j'ai fait dans ma propre maison... Je crois que dans un avenir assez prochain le type intellectuel et moral de Sabine, certainement exceptionnel aujourd'hui, deviendra le type à peu près général de la jeune fille. »

Cette prophétie qui n'était que les prémisses de la thèse chère à l'auteur, à savoir que la culture intellectuelle intensive ferait des femmes dévoyées, ne s'est pas réalisée.

Aujourd'hui que nous vivons cet avenir envisagé par le roman, ce n'est pas ainsi que la question se présente. Le « type intellectuel et

moral de Sabine » ne s'est pas multiplié. Il y aura peut-être encore des empoisonneuses et des femmes dévoyées, on les trouvera moins qu'ailleurs chez ces jeunes femmes épurées par la science à qui le travail et la connaissance de la matière confèrent de la noblesse, pas de perversité. De ce que la femme de laboratoire n'a pas vu Dieu entre les deux feuilles de verre du microscope, elle n'en conclut pas forcément non plus que Dieu n'existe pas, et j'en sais qui demeurent des spiritualistes ardentes. Enfin, il n'y a pas de raison pour que l'analyse, l'électrolyse, la décomposition des éléments rendent la femme plus instinctive. L'habitude en mènerait plutôt à l'esprit critique et au contrôle de soi-même.

Je les vois simples et claires.

*
* *

Beaucoup d'étudiantes en chimie qui sortent soit de l'Institut de Paris, soit de l'École de Lyon qui a déjà formé une soixantaine de jeunes filles ingénieurs chimistes, soit des

Écoles de Mulhouse, de Nancy, de Toulouse, de Marseille, de Montpellier, de Bordeaux, de Caen, de Rouen etc., ne sont pas destinées à exercer un jour leur métier. Un grand nombre d'entre elles se marient avec des camarades et renoncent alors à leur profession. Mais on pourrait citer aussi bien des firmes industrielles où les laboratoires d'études comptent non seulement des femmes mariées, mais des ménages d'ingénieurs chimistes travaillant ensemble, ayant des enfants. J'ai ouï dire que ces mères, chimistes excellentes d'ailleurs, montraient plus de goût pour le laboratoire que pour la nursery...

*
* *

Pourquoi la femme chimiste fait-elle prime, à l'heure actuelle, dans l'industrie?

Les grands patrons vous répondront :

— Monsieur, chez nous, on n'a pas besoin d'un Lavoisier, d'un Curie, d'un Berthelot. On ne procède point par grands, mais par petits coups. On essaye un échantillon de matière

colorante ; on renforce un dissolvant par quelques gouttes d'acide ; on améliore un blanchiment par des tâtonnements sur le dosage du chlore. C'est du compte-goutte, du trébuchet, du microscope. Ou bien l'on recommence chaque matin la même analyse sur un prélèvement de nos bains d'acide et c'est le contrôle journalier, sur quelques centimètres cubes, des quantités industrielles de nos produits. Ce qu'est le petit déjeuner pour la cuisinière, monsieur ; tous les jours la même chose. Les hommes trouvent cela fastidieux. Ils ont des visées plus hautes. Ils rêvent de bouleverser les anciens procédés, de faire des découvertes et enfin de gagner beaucoup d'argent.

» Avec la femme, monsieur, on est trois fois tranquille. Peu exigeante, la blouse nette, sans jurer ni briser du verre, elle restera le temps voulu debout devant son autoclave, le doigt sur le robinet à gaz, l'œil sur le thermomètre. Si l'opération l'ennuie, vous n'en saurez rien. Il n'est tel que les femmes pour comprendre la nécessité, se résoudre à l'inévitable. Huit heures, elles sont capables de rester à surveiller une

réaction. Quant aux choses répétées, elles ne leur déplaisent pas.

» Avec elles, pas question de mettre sens dessus dessous les méthodes courantes, d'engager des frais pour créer des procédés nouveaux, de perdre du temps pour des inventions qui n'aboutissent pas. Au contraire, ce qu'elles aiment, c'est leur petit trantran quotidien et de recommencer toujours, aux mêmes heures, les mêmes manipulations. A peine leur ferait-on plaisir si on les sollicitait de modifier un jour une formule, de chercher, d'inventer, de créer, de faire, en quelque sorte, un échantillonnage d'expérience.

» Eh ! bien, monsieur, voilà justement ce qu'il nous faut : des abeilles ! Les abeilles n'ont pas l'esprit dérangé par la soif des innovations. Jamais elles ne changent la formule de leur miel ni la géométrie de leurs rayons. Et ce sont les plus grandes industrielles du monde. Nos femmes chimistes sont des abeilles intelligentes et précieuses.

» Maintenant, pour ce qui est des progrès de la fabrication, nous aiguillons nous-mêmes dans tel sens que nous savons nécessaire les recherches

d'ingénieurs spéciaux dans des laboratoires agencés à cet effet. Là encore les femmes sont dès préparateurs de premier ordre.

*
* *

Paulette a vingt-quatre ans et m'apparaît, comme la fileuse de verre qu'on voyait à la foire dans mon enfance, toute blanche parmi les transparences, les fragilités, les reflets, les bulles de savon de ses ballons, de ses cornues, de ses alambics, de ses éprouvettes, de ses flacons à plusieurs boursouflures décroissantes, qui semblent des passeroses de verre soufflé.

Paulette n'a pas de majesté, pas de hauteur scientifique, pas l'air « cérébrale ». Elle est petite, silencieuse; tout son esprit passe dans ses yeux noirs. Elle avait de jolies mains fuselées faites pour broder, pour tisser des dentelles légères, pour jouer la Première *Arabesque* de Debussy, pour choisir du crêpe Georgette dans les grands magasins. Mais quand elle était toute petite, une grande guerre est venue ravager son foyer, alors elle a dû se faire ouvrière intelli-

gente pour vivre indépendante et libre. Elle est entrée à l'École de Chimie de Montpellier et la voilà aujourd'hui ingénieur avec ses jolies mains corrodées par les acides, l'éther, souvent brûlées au fourneau, comme celles d'un cordon bleu.

Paulette est ingénieur chimiste d'une grande parfumerie, dans la Cité des Fleurs. Son laboratoire accroché à la montagne, suspendu au-dessus d'une des plus belles vallées du monde, s'ouvre sur des collines mauves qui descendent en molles redondances jusqu'à la mer d'azur. Des ateliers lui vient un enivrement d'oranger, de jasmin ou de roses. Et c'est parmi ces parfums d'un cantique des cantiques et devant ce panorama qu'elle vaque tranquillement à ses travaux silencieux et précis.

Paulette est chargée de contrôler toutes les essences odoriférantes dont l'usine doit faire l'achat. Sa table est encombrée de fioles d'échantillons où se jouent ses doigts fragiles. C'est elle qui interroge sur leur pureté, sur leur intégrité, sur leur vérité ces huiles souvent fallacieuses. Ses questions sont pressantes : aucune hypocrisie

n'y échappe, aucune fraude n'y résiste. Que de moyens coercitifs! Elle recourt successivement à l'interrogatoire par la polarisation de la lumière, — et la voici l'œil à sa lunette d'astrologue, mesurant le pouvoir de son liquide sur un rayon lumineux, — par la saponification, par la dissociation des éléments. Elle verse dans un ballon de verre une solution safranée. Quelques gouttes d'un liquide incolore, et une magnifique coloration carminée emplit le ballon. Un peu d'acide, et voilà revenue l'apparence d'une eau limpide. O prestidigitation, ô magie! Elle fait et défait à son gré la substance. Puis de quelques chiffres apposés sur un imprimé, elle établit, sans commentaire, l'état civil absolu de la lavande, de la badiane ou de l'aspic proposés.

Ainsi s'écoulent les journées de Paulette. Elle fait de dix à quinze analyses par jour, sensiblement toujours les mêmes et ne se plaint pas. Elle aime la chimie.

— La chimie organique, me dit spirituellement le savant chef du laboratoire où Paulette analyse sans paix ni trêve, est un champ illimité. Une formule une fois donnée, on peut créer des

corps nouveaux à l'infini, en ajoutant un carbone par-ci, un hydrogène par-là. Les femmes s'y trouvent fort à l'aise et il n'y a pas de raison pour qu'elles ne deviennent aussi créatrices. Mais il arrive souvent qu'elles s'en tiennent à leur formulaire d'analyses.

*
* *

Quand on parle de mariage à Paulette, elle secoue la tête en fille autonome qui ne soupire pas après cette éventualité pour gagner sa vie. Elle dit même : « Je me lasserais vite d'un mari! » Comme si, Paulette, vous n'aviez pas l'habitude des mêmes analyses répétées chaque jour, sans satiété!

LA FEMME INGÉNIEUR

Dix-huit cent mètres carrés d'un terrain vague, agité comme une dune de plis et de mouvements, ceint d'une palissade, boursouflé de cratères où fume la chaux vive, creusé de flaques en forme de souliers à clous. Là dedans, une cinquantaine de terrassiers : Parisiens à la ceinture rouge, aux reins fiers, racés jusqu'à la casquette généreuse; Italiens dorés, aux minces poignets d'acier, souples sous le poids du pic; mahométans de Biskra au crâne oblong et tondu, le visage verdâtre, les gestes amollis par l'Afrique. Et ces termites humains abattus sur ce chantier le perceraient, le creuseraient, le

cribleraient de trous, en silence, si la machinerie ne venait à la rescousse en imitant les plus horribles bruits de la nature, tonnerre, avalanche, bourrasque, mascaret. Voici la perforeuse électrique. Un ouvrier parisien l'enlève, trois fois plus lourde que lui, deux fois plus haute, comme un écrivain son waterman, à quoi elle ressemble. Il lui fiche la mèche en terre. Le courant part : alors c'est le vacarme d'un bolide qui passe, du grand rapide sous le tunnel. Voici les tours barbares à pilonner le béton dans les puits, un échafaud de catapulte en madriers grossiers et branlants d'où le pilon tombe sur le pilotis régulièrement avec une apparence, en même temps, d'accident et d'horlogerie. Voici des machines à vapeur de quinze chevaux étiques, boueuses, rouillées, qui grincent et ferraillent. Voici les pompes au halètement infernal pour épuiser l'eau dans les puits, commandées par des hommes bleus, comme dans les jouets mécaniques.

Un petit taxi dont le roulement s'est fondu dans ces bruits de cataclysme, s'arrête devant une ouverture de la palissade, et il met à terre

une jeune fille en tailleur gris, coiffée d'un feutre mou, bottée de cuir assorti, une serviette sous le bras.

Dans cet endroit inhumain où l'unité de mesure est la tonne, où règnent le fer, le feu et les muscles, elle s'aventure, poids-plume.

Aussitôt, les bras cordés qui tournaient les manivelles, les reins ceinturés de rouge qui suivaient la parabole de leur pioche, les Parisiens qui portaient leur perforeuse comme un stylo, les hommes bleus des machines à vapeur, les hommes en combinaison jaune des machines électriques, et ces maîtres du rythme qui actionnent la pompe à bras se sont arrêtés net. Le pilon est resté suspendu dans son échafaud, la machine à forer a éteint son tonnerre. Un grand silence a bourdonné et les visages retournés ont dit ce mot qui sent tout son Paris :

— Tiens, la voilà, la Joconde!

Elle est pour la Société des entreprises de forage. Elle vient pour les pilotis. Elle avait rendez-vous avec l'entrepreneur des travaux. Il lui a manqué de parole. Elle se trouve toute seule devant la Force. Elle approche, évitant

les flaques, posant le bout de son soulier ouvragé, — du trente-six, — sur les places sèches.

Contre sa frêle personne se dresse le monde le plus infatué de sa supériorité virile, et l'on peut à peu près certifier que la même idée se glisse dans ces cinquante cerveaux : « Elle ne saurait même pas repriser des chaussettes! »

Ce qui est faux.

Un vent de 89 soulève l'orgueil sous ces pectoraux conscients. Le contrôle, la critique, le pouvoir, le commandement haïssables ont pris les traits de la créature secondaire. Il y a là une mascarade de l'ordre établi, une comédie, un genre de guignol. Comme, avec ses airs précieux, elle est charmante, on se contente de rire; et l'ironie de leurs propos accapare tout le dynamisme qui se dépensait, il y a cinq minutes, dans « la terrasse ».

La jeune fille a entendu. Cela lui est égal. Elle appelle cet état d'âme « la résistance des matériaux humains ». Elle vient pour les pilotis, un point, c'est tout. Et elle va droit à la première tour où le pilon est demeuré en l'air, tandis que

le tube à béton émerge encore du puits de deux mètres au moins.

Elle aborde les ouvriers de la machine :

— Voudriez-vous remettre en marche? demande-t-elle gentiment.

Eh! bien, oui, on va remettre en marche pour lui faire plaisir, parce qu'elle a vingt-cinq ans, un joli sourire et ces beaux yeux qui plaisent aux Parisiens.

— Mais, pense le mécanicien, pour ce qui est d'obéir à une femme, macache!

Et malgré tout, on ouvre la vapeur, les chevaux étiques se remettent à tourner, le piston va et vient, les bielles, comme un bras de Sénégalais à la poigne robuste, s'élancent en avant pour actionner le treuil du pilon, là-haut. Il retombe : ses coups de bélier accompagnent l'asthme bruyant de la machine. La jeune fille, sans souci du tintamarre, fait mesurer à la règle géante l'enfoncement du tube à chaque coup. Elle ouvre sa serviette, se reporte à ses chiffres, il y a une perte notoire en centimètres. Sa jaquette enlevée, les mains nues, elle retourne à la motrice, l'arrête d'autorité, démonte une bielle.

Autour des quatre planches qui forment l'abri de la machine, dix à quinze terrassiers se sont rassemblés, le coude sur l'outil, pour la regarder travailler. Le genre de leur sourire a changé. Ils hochent la tête, ne disent plus rien, épluchent ses gestes irréprochables de bonne mécanicienne. Ils essayent un procès. Ils perdent. La « Joconde du chantier » est précise, rapide, sûre d'elle. Et puis, il y a cette serviette bourrée de calculs où, leur travail, elle l'a fait idéalement avant qu'ils ne se collettent avec la terre, avec cette Seine insidieuse qui vient jusqu'ici mouiller le sous-sol. L'ordre du spirituel leur apparaît. Ils s'entre-regardent en clignant de l'œil comme autour d'un enfant prodige...

*
* *

Les femmes ont été admises pour la première fois à l'École Centrale en 1918. Depuis lors, elles s'y sont succédé au nombre de trente-cinq. Elles ne sont que cinq en 1928. Leur nombre annuel se maintient sans augmenter.

Les garçons de cette docte maison furent bien

quelque peu surpris la première fois qu'ils virent, au cours, à côté d'eux, certaine gamine aux cheveux fous que je croyais jusque-là plus férue de cyclisme que de théorèmes, une amazone de la pédale, parcourant les routes de ma campagne à toute vitesse, faisant corps avec sa roue d'acier, comme une petite Fortune sans ailes. Est-ce que l'altitude où se hausse l'école, vis-à-vis de l'univers, n'était pas rabaissée du fait que des jeunes filles à la mine aussi espiègle que mademoiselle Alice y pouvaient parvenir?

Il en vint une, puis deux, puis trois. Ces demoiselles travaillaient ferme. Ma jeune amie Alice, sortie de l'École dans les soixante-quinze premiers malgré ses cheveux fous et ses capricieuses randonnées à bicyclette, a épousé l'un de ses camarades de promotion, ce qui est un fait-divers assez fréquent à l'École Centrale. La dot de ces jeunes filles est un parchemin, — papier-monnaie qui en vaut bien un autre. Quelquefois ils dorment sans servir dans l'armoire de la mariée.

Alors c'est une prime d'assurance.

*
* *

Mais, depuis dix ans, quelque chose a changé imperceptiblement dans l'atmosphère de l'École. C'est un je ne sais quoi. Des riens : une cravate mieux nouée, les souliers plus reluisants. Une gaîté plus civile. Des coquetteries de l'esprit. De la retenue. De la tenue. Un grain de cette vertu aimable : la discrétion.

Quand deux ou trois cents garçons se trouvent rassemblés dans une vie commune, c'est une masse humaine. Mais qu'une femme paraisse, c'est une société qui s'organise sur-le-champ.

Érasme a mis dans la bouche de la Folie ce joli discours : « Faites une femme, dis-je à Jupiter, et donnez-la à l'homme pour compagne. Il est vrai que la femme est un animal extravagant et frivole, mais il est aussi agréable et plaisant, et, vivant avec l'homme, elle saura tempérer et adoucir par ses folies son humeur chagrine et bourrue. »

Et voilà comment l'École centrale s'est heureusement ressentie de la venue des femmes dans ses amphithéâtres et ses laboratoires.

*
* *

Quand ce grand diable de G. C..., si fameux alpiniste, sortit de l'Institut électrotechnique de Grenoble, il trouva dans cette Société de constructions une place d'ingénieur. C'était au temps où la S. A. C. (société anonyme de construction) allait jeter sur la Durance ce petit pont de ciment armé, pareil à un arc bandé pour lancer les trains sur l'autre bord. Il trouva là une douzaine de techniciens qui, en sa qualité de dernier venu, l'envoyaient à leur place sur les chantiers sans intérêt. Mais quand il revenait au bureau d'études, parmi les têtes des dessinateurs, il voyait des cheveux châtains, tirés sur les tempes, à la Vierge, pour former un magnifique chignon démodé; il voyait des yeux sans fard, des joues sans poudre, une bouche sans rouge : une jeune fille semblant sortir de l'Exposition de 1900. Cette tête brune ne se relevait pas souvent, G. C... s'informa. On lui dit que c'était mademoiselle X..., et qu'elle était chargée des calculs pour le pont. Alors la Durance l'intéressa. Il se fit montrer les projets

de la construction sur papier bleu. Il les vit en mille lignes blanches, en plan, en coupe et dans l'élévation que d'un coup de crayon lui en fit avec bonne grâce mademoiselle X...

Ce pont sans pile suspendu à un mince arceau de ciment dont la corde égalait la largeur de la Durance, cette parabole de béton le sidéra, et il osa en discuter la possibilité. Mademoiselle X... fut fâchée. Son pont lui était cher. Sous les ordres de l'ingénieur en chef, elle l'avait étudié. L'ingénieur en chef l'avait conçu, mais elle lui avait donné la substance des chiffres, ses dimensions, sa résistance, sa solidité, plus la sécurité des milliers de trains qui passeraient la rivière. Elle refit ses calculs pour ce grand diable de G. C... qui ne l'écoutait pas, qui cherchait à accommoder les deux étrangetés de cette fille, si belle technicienne et si 1900.

Il dit à un ami : « C'est singulier, elle ressemble à un portrait de ma mère, jeune ! »

Cette usine se trouve en pleine campagne et les ingénieurs devaient faire popote ensemble. G.C... revoyait donc sans cesse mademoiselle X... Comme ils étaient pauvres, tous les deux, ils

recouraient aux mêmes économies, sur le dessert, sur le café, et s'en apercevaient en souriant. Au bout de six mois, lui, qui s'était juré de n'épouser qu'une femme munie de ressources personnelles et qui pût continuer de vivre s'il venait à mourir, la demanda en mariage. Elle aimait les souvenirs d'autrefois, se reporter aux générations précédentes, recommencer les gestes des aïeules. Elle rêvait de ces conserves, qu'on fait cuire à l'automne pour l'hiver; de ces lessives pour lesquelles on opère une mobilisation de femmes; du blanchissage des rideaux à Pâques; du calorifère allumé à la Toussaint; du camphre dont on saupoudre l'été les vêtements ; des plats rituels à certaines fêtes de l'année. Elle témoigna le désir de quitter le bureau d'études en se mariant. Un homme ne contredit pas à une telle exigence...

Pendant qu'ils organisaient leur ménage on construisait le pont. C'est en amateur qu'elle alla le voir au cours de son voyage de noces. Elle le trouva plus beau que son rêve, dressé comme un arc-en-ciel de lumière blanche sur l'azur, et le tablier suspendu à l'arc-en-ciel,

avec ses balustres de ciment, son horizontalité inflexible, architecture aérienne dégagée de toute pesanteur. Et elle frémit un peu, elle qui en connaissait la biologie, la substance comme une chair pétrie de ses chiffres et de ses équations.

Puis elle revint dans sa maison où elle ne s'occupe plus que du linge, de la cuisine, des encaustiques savantes, du poli des cuivres.

C'est quelques semaines plus tard que G. C... me présenta sa femme, et que je fis connaissance avec cet air si calme de madone, ces cheveux tirés sur les tempes, ces joues rougies du seul coup de vent de la rue. Quand je lui demandai si elle ne s'ennuyait pas chez elle à présent, elle me répondit : « Je suis trop heureuse de diriger ma maison et de n'en jamais sortir. »

Cette charmante jeune femme ne m'en voudra certainement pas d'avoir conté ici sa belle histoire, que je dédie aux personnes que ce mot de femme-ingénieur terrifie comme le néologisme le plus inquiétant de l'évolution féminine.

L'INGÉNIEURE MÉCANICIENNE

Une soirée de juin au quartier latin. Ce seul mot dit mille choses que vos sens ajouteront : odeurs de bocks un peu chauds, d'anis et de cigares, la pente si intelligente du boulevard Saint-Michel aux arbres roussis; la lumière violette des lampadaires éclairant la promenade des étudiants tchécoslovaques ou siamois, — les Français se trouvant ou au café, ou dans leur chambre de la rue Cujas, de la rue Monsieur-le-Prince, à traduire Lope de Vega ou à évaluer des parallélipipèdes.

Près de moi, deux yeux noirs flambent dans la nuit et une voix intime, secrète, passionnée

de femme apôtre ne cesse, durant la lente descente de cette pente latine, sacrée depuis six ou sept siècles par le pèlerinage des élites du monde, de me chanter le cantique de la Machine :

« La machine est vivante, elle a une respiration, une circulation, une chair sensible, une physionomie qui parle, qui nous émeut, une majesté comme les animaux nobles allongés dans le désert ou les palais. Une cruauté, comme les rapaces. Une humeur secrète. Une fantaisie. Des antipathies. Un mystère.

» Une machine à vapeur n'est-elle pas plus que de la matière avec sa palpitation, ses mouvements plus onctueux que ceux d'une baigneuse dans l'eau; les gestes de ses membres articulés plus harmonieux que l'épaule d'un fauve en marche. Voyez la bielle, la roue et l'excentrique, — formule créée par l'esprit humain, multiplicateur de la force mécanique dont la machine est animée. Et dites si le fluide même de l'homme créateur ne l'habite pas?

» C'est un règne nouveau, le quatrième, qui s'insère entre l'animal et le végétal, entre les œuvres de Dieu. Et les hommes ne l'ont pas

compris. Ils dominent la machine comme un minéral inerte, et quand la machine souffre d'un grain de sable, d'une bielle usée, d'une grande soif d'huile, la réparent en la méprisant. Mais la femme qui témoigne d'un goût tout particulier pour le tangible, le concret est plus près des applications de la science que de la science pure. Un philosophe l'a dit : « En vertu de ses préoc-» cupations effectives, la femme est toujours » dirigée vers la réalisation immédiate et spéciale. » Avez-vous vu jamais une femme démonter et remonter une machine? Rien de plus curieux, elle a des gestes de tendresse, des gestes maternels. C'est que, voyez-vous, elles aiment leur machine, leur sensibilité s'accorde avec celle de la machine. Elles ne blesseront jamais un engrenage, ne bloqueront pas une bielle, ne forceront pas un écrou.

» Et ne me dites pas que la machine est le domaine exclusif de l'homme, qu'elle évoque l'obligation d'un travail de force. Oui, tant que le machinisme n'était pas venu remplacer en partie la main-d'œuvre, tant que l'électricité n'avait pas, de ses contacts tournants, opéré des

prodiges, l'industrie demeurait fermée à la main féminine, mais lorsqu'il n'est que de presser un bouton pour élever à plusieurs mètres, sans effort, un poids de plusieurs tonnes, une femme peut opérer aussi bien qu'un homme.

» Aussi, parmi les branches de plus en plus nombreuses de la carrière d'ingénieur, c'est l'électromécanique où les femmes peuvent le mieux réussir, parce qu'à cette intuition sentimentale de la machine, elles joignent la délicatesse et la subtilité. N'est-ce pas à cette subtilité de la femme qu'on demande souvent dans les usines d'automobiles et d'aviation d'éprouver, au son, les moteurs? Dans ces chambres infernales où dix, douze moteurs, à peine sortis de la main qui en assembla les pièces, commencent leur vie trépidante, en proie aux convulsions cadencées des explosions d'essence, pendant six, sept jours sans arrêt, afin que l'essai soit probant, on voit une femme en observation, prêtant l'oreille, vérifiant la régularité des palpitations, la justesse du rythme, pareille à une doctoresse qui ausculterait un cœur.

» Vous les retrouverez encore dans les labo-

ratoires, où l'on procède aux mesures et aux étalonnages d'appareils électriques, dans les fabriques d'appareils de T. S. F. et de téléphone, dans les ateliers de fabrication, de bobinage ou de lampes qui utilisent la main-d'œuvre féminine.

» Et ce n'est pas seulement leurs qualités de patience, de minutie, de ténacité qu'on y apprécie, mais leurs vertus morales.

» Ce rôle de l'ingénieur d'usine est délicat; il exige beaucoup de tact, de diplomatie envers le personnel. Là encore l'amour de la justice, le sens du travail, le désir de rendre heureux, la compassion, qui sont choses inhérentes à la femme lui assurent une place prépondérante. L'usine n'est-elle pas une grande famille où tout doit vivre en harmonie? La place de la femme ingénieur à l'usine est indispensable, parce qu'elle est l'agent de liaison entre ouvriers, ouvrières, contremaîtres et patrons. Éventuellement, cette organisatrice du travail peut contribuer à l'apaisement des conflits entre ouvriers et patrons. Enfin l'influence, le rayonnement d'une femme dévouée à la tête d'un atelier d'hommes peut décupler son autorité normale.

» J'ajoute que la femme a le génie inventif plus que l'homme. Il paraît qu'elle a inventé presque tous les arts précieux dont nous faisons usage : elle enseigna le moyen de tisser la fibre de lin, de chanvre, de laine. Elle indiqua la façon de plier l'osier pour la confection des corbeilles, de cuire la terre au soleil.

» Elle inventa les cataplasmes, les onguents, découvrit les herbes médicamenteuses, domestiqua le ver à soie, trouva les couleurs pour teindre. Du jour où l'industrie a passé de la maison à l'usine, la femme n'eut plus l'occasion de s'ingénier comme autrefois. Mais aujourd'hui qu'elle fait partie de l'usine il n'est pas dit qu'elle ne reprendra pas la place qu'elle occupait. »

*
* *

Ce n'est pas une héroïne de roman, un personnage en quête d'auteur qui, dans cette nuit intellectuelle de juin, me murmurait à peu près en ces termes sa fantastique théorie. C'était la bien vivante et très remarquable mademoiselle

Marie-Louise Paris, licenciée ès sciences, ingénieur diplomée de l'Institut électro-technique de Grenoble, fondatrice de l'Institut électro-mécanique féminin à Paris.

Après avoir travaillé deux ou trois ans dans l'industrie, cette vaillante jeune fille, si sensible et si poétique, ayant connu le contact de cette machine qui l'envoûta, fut frappée de l'amitié qui semble préexister entre cet être d'acier et la femme. C'est sur ce rapport psychologique entre la femme et l'engin mécanique qu'elle basa l'idée de l'École dont elle est aujourd'hui l'intéressante directrice. La voici provisoirement installée dans un amphithéâtre des Arts et Métiers où, aidée par des professeurs de l'École centrale, elle prépare ses jeunes filles à la conquête du diplôme d'ingénieur que l'État l'autorise à conférer.

Par principe, devant une machine à expliquer, c'est au sentiment de ses élèves qu'elle s'adresse. Elle personnifie la transformatrice, fait don d'une âme à la dynamo, humanise le moteur. Ces demoiselles prennent des leçons de poésie sans le savoir. Son enseignement est méthodi-

quement féminin. « Il ne faut pas, dit-elle, instruire les filles comme les garçons que l'on farcit de lois abstraites avant qu'ils n'aient touché un levier, un moteur, une bobine. Avec la femme, c'est toujours du tangible qu'on doit partir. Mettez-les d'abord à une dynamo, à une turbine. Donnez-leur l'amour de cette vie secrète : éveillez leur curiosité, faites-leur goûter le mystère; puis démontez-leur les pièces détachées; analysez l'organisme qui haletait tout à l'heure, et alors, vous les initierez à des lois déjà à demi suggérées, vous matérialiserez les équations, vous objectiverez les définitions. Et vous obtiendrez des techniciennes aussi éclairées qu'éprises de leur métier. » Une première conséquence de ce sentimental enseignement, c'est que les chefs de l'industrie électromécanique, qui ne manquent certainement pas d'ingénieurs, attendent avidement chaque année la promotion des élèves de l'Institut pour leur offrir des places de techniciennes. Sans aller jusqu'à la foi fervente de mademoiselle Paris qui voit un peu grand quand il s'agit de la femme, et lui attribue par exemple des vertus de justice, d'équité, de

commandement, voire le génie d'invention qui ne me paraissent pas choses particulièrement féminines (attendu que l'autorité des « patronnes » est généralement redoutée, et que, jusqu'à nouvel ordre, l'ingéniosité a été le fait de l'homme), ces chefs d'industrie apprécient en elles ce soin affectueux de la machine qui en fait d'excellentes ingénieurs du matériel. Elles en sont un peu comme les sages-femmes très savantes, intuitives, divinatrices, joignant à la science du docteur le modeste dévouement de la praticienne et ses humbles exigences pécuniaires.

LA FEMME INGÉNIEUR AGRICOLE

Line, Édith, Marie tenaient une ferme à L..., dans le Calvados. Line portait des chapeaux chapeliers et des costumes tailleur. Édith se mettait en toile blanche avec, au cou, une régate noire. Marie s'habillait avec quatre-vingts centimètres de cretonne imprimée de pavots, de pivoines, les bras et les jambes comme Joséphine Baker. Elles ne comptaient guère, à elles trois, plus de soixante années printanières, et vivaient seules dans cette maison de ferme isolée, à mi-côte d'une de ces vallées verdoyantes et rectilignes de la Basse Normandie où passe toujours un chemin de grande communication.

Elles étaient dévorées de caprices, élevaient des chats siamois dans leur chambre à coucher, avaient un poste de T. S. F. dans leur laiterie, faisaient du cent-vingt sur la route de Caen si l'idée leur chantait tout à coup d'aller entendre le soir *Madame Butterfly* au grand théâtre ou d'avoir le lendemain des pamplemousses à leur premier déjeuner.

Elles n'avaient qu'une domestique, mais quelle cuisinière! Vieille Parisienne ayant servi dans les villas de Saint-Cloud ou de Saint-Germain, puisant à la source même la crème d'Isigny, les œufs des poules anglaises, le pur froment, le beurre chair de noisette, un miel olympien, elle en composait à chaque repas des entremets pour ces trois chattes.

Le soir, elles lisaient Proust jusqu'à minuit en attendant leur tour de baignoire au cabinet de toilette. Elles avaient les ongles faits, le corps oint, le linon le plus fin, les plus derniers romans, les revues les plus internationales, la meilleure cuisine, la plus rapide marque d'auto, les fleurs les plus singulières, tous les raffinements, toutes les délicatesses, toutes les libertés,

sauf celle de quitter cette ferme solitaire où elles passaient leurs journées dans un âpre travail, austères comme trois religieuses généreusement sécularisées.

Cinq cents poules blanches d'Angleterre, sélectionnées, les pattes baguées et chiffrées, se dandinaient mécaniquement dans un pré vert entouré de barrières vernissées. Tous les matins, à six heures en été, à sept en hiver, ou Line, ou Édith, ou Marie, car ces aimables filles si diverses s'interchangeaient à leur fantaisie, descendait leur composer une pâtée tiède et scientifique.

Je connus Édith, avec sa régate noire et son air de jouer au tennis, fort anxieuse de la naissance d'un petit veau. Ce fait accompli, au bout d'une semaine, on ôta le nourrisson à sa mère dont on ne voulait pas perdre le lait magnifique et les trois sœurs l'adoptèrent. A tour de rôle elles allaient à l'étable pour l'alimenter d'un doigt trempé dans une bouillie spéciale. Ainsi téta successivement le petit veau, les ongles roses de Line, d'Édith et de Marie.

Marie, que le jeune taureau pie regardait

d'un œil torve quand elle passait toute vêtue de tulipes ou de pivoines écarlates, d'où sortaient ses sombres bras, était enragée de politique. Elle réclamait tous les jours le barattage du beurre à l'heure du journal parlé de la tour Eiffel. La mécanique de l'écrémeuse déroulait son mouvement d'horlogerie dans la grande laiterie ripolinée de blanc où les seaux étamés regorgeaient d'un lait neigeux, où la crème fraîche et fluide prenait à peine une teinte d'ivoire, où il sentait le beurre à trente francs le kilo, et où un homme absent parlait d'une voix sonore. Marie parfois lâchait la manivelle de la baratte; sa personne ocrée s'encadrait dans la fenêtre verte et elle interpellait :

— Line! Édith! le président du Conseil a posé un ultimatum à la Chambre cette nuit à vingt-trois heures. — Édith, Line, le radical-socialiste n'a pas passé à Angoulême, à Pontarlier. — Vous ne savez pas? Le délégué boche à la Société des Nations a déclaré que l'Allemagne voulait bien passer l'éponge...

Et il sortait de ce fatras un beurre d'une chair fine et fondante qui laissait au palais une

cascade de goûts d'une fleur de plus en plus fine. Chaque jeudi, ces demoiselles en entassaient les mottes rectangulaires à l'effigie d'un cygne, — leur marque de fabrique, — dans de grands paniers, les couvraient de serviettes blanches comme du pain bénit, et le chef de culture arrimait le tout dans l'auto à côté des corbeilles de ces œufs britanniques que dégorgeait chaque jour, à pleines hottes, le pré aux barrières blanches.

A ce moment, il y avait toujours une dispute pour le volant entre les trois sœurs interchangeables. Mais Édith ayant brisé un jour un des leviers, et Marie ayant mené ses sœurs droit au fossé par excès de vitesse, Line, de par l'autorité de son costume tailleur, s'emparait généralement de la direction.

A grand tapage de klaxon, elles opéraient dans le marché une trouée sensationnelle.

C'était à Montcheaux l'Éventé, la foire si fameuse, nourrice de Paris, où viennent pomper tous les intermédiaires pour ce qui concerne les becs fins de la capitale. Parmi les longues blouses bleues repassées comme des surplis, et

ces bonnets de broderies si plats et si bas qu'ils écrasent le front des femmes, ces trois filles qui semblaient aux paysans issues d'un journal de modes, débarquaient leur marchandise. Des cultivateurs millionnaires et coiffés de la haute casquette antique, piqués de voir la prospérité des demoiselles de la ville, se divertissaient en catimini de leurs chapeaux brodés, de leurs souliers damasquinés, ou bien leur tournaient d'affreux compliments sur leurs dents, sur leur bonne mine. Mais elles, droites devant leurs paniers de beurre et d'œufs étalés, se bornaient à répondre d'un petit refus cassant aux intermédiaires de Caen ou de Bayeux qui proposaient de rafler leur cargaison entière à trois sous, à deux sous au-dessous du cours. Elles s'avisaient même parfois, — attentatoires à l'économie politique, — de faire monter par amusement de cinq sous, de sept sous, parfois de dix, le taux du marché, rien qu'en réservant une heure durant leur marchandise enviée.

Édith, en s'introduisant pour le retour dans la torpédo, serrait trois ou quatre billets de mille francs dans son petit sac en peau de cro-

codile, « parce que, disaient ses sœurs, c'est le sien qui ferme le mieux ».

Vers la fin du mois on entendait sortir des exclamations, des protestations du petit bureau vert pomme, au rez-de-chaussée. Leurs trois têtes sur un registre, elles faisaient des comptes. Édith, — cachant sa nichée de chats siamois dans son tablier, — s'effarait de la note du vétérinaire, de la prime d'assurance, de la facture du Lancashire pour trois coqs à quatre cents francs l'un, des gages de la fille de basse-cour, du prix du grain, des tourteaux, de l'essence, des billets de théâtre et des pamplemousses. Line, consciente des responsabilités encourues, ouvrait avec une sueur froide le coffre-fort, froissait dans ses doigts des billets de banque tels qu'on n'en voit plus qu'à la campagne, fripés, n'en pouvant plus, incapables même d'un cri.

— Ça s'équilibre ! s'écriait-elle joyeusement.

— Alors nous faisons venir le dernier « Conrad » sur Ribes? demandait Édith.

— Moi, je veux les discours de Poincaré, réclamait Marie.

— Donne-nous plutôt Londres, reprenait Line; j'ai besoin d'entendre les Sisters Hamilton chanter leurs fox-trotts.

*
* *

Tant pis si vous trouvez un peu folles ces Trois Grâces cultivatrices. Moi, je les juge plus sages que n'importe qui de s'être rendu possible à elles-mêmes cette réclusion, ce sevrage de toute société, de tout plaisir citadin, de tout commerce de l'esprit, de tout contact avec l'univers, de toute agitation divertissante, enfin, ce fameux retour à la terre dont tout le monde parle et que personne ne voudrait entreprendre.

Leur sapience et leur génie n'auront pas été d'asseoir leurs principales recettes sur les pondeuses d'Angleterre en tirant de ces gallinacées britanniques la plus grosse production d'œufs qu'on eût jamais connue à L... ; ni de faire rendre à leur lait le maximum de crème en menant paître leurs vaches monumentales à même la petite avoine en vert ou le sarrasin en fleur; mais de fournir à leurs vingt ans avides de quoi

tenir avec bonne humeur dans une existence à laquelle ne les prédisposaient ni leur éducation, ni leur tempérament. Voilà ce que j'ai trouvé en elles de plus intelligent. La T. S. F. les maintenait en liaison avec la vie ; l'auto leur donnait l'espace. Elles n'étaient privées ni de théâtres, ni de concerts, ni des gourmandises de l'esprit, ni de celles des yeux ni de celles du palais. Loin de prendre les habitudes rudes et dures, toutes trois, sans concessions, du contact de la terre, de la boue, du fumier sauvegardaient précieusement leurs personnes renchéries, tout en travaillant comme quatre dans leur Thébaïde.

La formule n'est pas mauvaise. Les grands casuistes catholiques qui s'y connaissent et savent le danger de se trop mortifier, ne prohibent pas une sollicitude affectueuse envers soi-même et qui permette à la guenille de supporter d'autres sévérités. Telles ces religieuses que je sais, soumises à une règle austère, à des laudes nocturnes, à des matines, à des jeûnes, à la macération, et qui se confectionnent le cas échéant de fines chatteries, peignent et brodent des merveilles, chantent avec délectation la plus

belle musique, traduisent le plus beau latin et cultivent les plus belles fleurs pour la plus adorable chapelle du monde.

*
* *

Quel tort j'aurais fait à l'agriculture près des jeunes filles cultivées qui rêvent des champs, si j'avais dit : « La femme qui se consacre à la terre doit renoncer à tout plaisir intellectuel, à toute coquetterie, à toute élégance, à tout amusement, à toute délicatesse, à tout ce qui constitue le charme de la vie civilisée. »

*
* *

Il y a donc des jeunes filles de la Société qui se consacrent à la terre ?

De plus en plus, et fortifiées du plus solide enseignement agricole, sachant analyser les engrais, reconnaître les terrains, sélectionner des grains ou des animaux, faire de la médecine vétérinaire, manipuler les couveuses arti-

ficielles, diriger un élevage, tenir une comptabilité. De véritables ingénieurs agronomes.

N'est-ce pas l'an dernier qu'une jeune fille est entrée avec le numéro 1 à l'Institut agronomique de Paris, vraisemblablement animée de l'idée d'enseigner un jour à d'autres l'hydrographie ou la chimie agricole?

*
* *

Voici à Bellevue, dans la vallée de Chevreuse, l'École d'agriculture pour jeunes filles du monde, fondée et dirigée par madame Thome. Un château Louis XIII converti en Institut de fermières dans le plus spirituel paysage, le plus inspiré, le plus frémissant encore du grand siècle, et là dedans des filles de l'aristocratie en uniforme de toile rose qui alternent avec les cours d'agronomie abstraite l'art de charger galamment une charrette de fumier.

Leurs aïeules du XVII^e^ lanceraient les plus pittoresques exclamations de les voir dans cet équipage, non contentes du divertissement bucolique de traire les vaches qui, à tout prendre, fut

embelli par les peintres, les poètes, et qui a tenté des mains royales, mais obligées chaque matin de nettoyer les étables, les écuries, de harnacher les chevaux de labour, de les conduire aux champs, d'atteler la charrue, le brabant ou la herse, et, cramponnées au manche de l'instrument, de tracer un sillon droit.

Ces jeunes filles aux reins forts, aux bras musclés, dont le pied semble mordre dans la terre quand vous les voyez arcboutées à la charrue ou chargées de ces seaux de lait qui donnent aux femmes un port altier et un noble mouvement de la hanche, n'ont peut-être rien de l'idéal poudré de leurs devancières en ce château. Elles peuvent s'écarter du type de la *dame*. Elles ne dérogent pas aux lois de la nature et de la beauté qui n'ont jamais interdit qu'une femme ait les épaules robustes, un tantinet de biceps, les hanches rondes, les reins flexibles et des jambes de Diane chasseresse.

Et si, d'aventure, en vacances, ou retournées chez leurs parents, vous retrouvez ces jeunes filles à tel bal, à tel thé dansant, vous ne les distinguerez pas des autres, si ce n'est à plus

de santé, à plus de certitudes, à leurs belles mains de Cérès plaquées sur l'habit noir du danseur, aux balancements plus souples de leurs tangos, aux réflexes plus prompts de leurs shimmies, à leur rire net, à la franchise de leur coquetterie, à cette vérité que donne la Force.

*
* *

Ce mélange des grandes possibilités physiques, dont sont douées les paysannes, avec une haute culture morale et intellectuelle produit des résultats qui ressemblent sensiblement à l'accomplissement de la femme. Ce ne fut jamais une qualité pour elle, tout au plus un charme benêt aux yeux de certains hommes: d'être craintives, incertaines, incapables et embarrassées. Les travaux agricoles ont vite fait d'armer les filles à toute éventualité.

Au château de Bellevue, une nuit, lors des derniers étés très secs, le feu prend dans les greniers à fourrage. Les maîtresses se rendent compte d'où part la fumée. Grand branle-bas. Toutes les jeunes filles hors du lit. On téléphone

aux pompiers de la ville la plus voisine et l'on fait descendre dans les cours toutes les élèves de l'établissement qui comprend, outre les jeunes filles du monde, un orphelinat où sont préparées d'excellentes filles de culture ou servantes de ferme. Ces orphelines n'ont pas plutôt aperçu la fumée lourde sortant des toits, qu'on les voit prendre à travers les champs une course affolée, cependant que les élèves de l'École commencent par filer droit aux étables et aux écuries voisines du sinistre pour en faire sortir les animaux et les garer.

Ces bergères, vous le voyez, possédaient une belle pratique de leurs bêtes et savaient les manier, car ne tire pas qui veut, en pleine nuit, de leurs boxes pleins de paille, cent vaches endormies.

Cependant le foin brûle toujours et nous ne sommes qu'au début de l'histoire. Les pompiers eux aussi dormaient, avec plus de dignité mais non moins de profondeur. Les ôter à leur lit ne peut être l'affaire d'un instant; les coups de téléphone se multiplient. Mais le foin encore dans sa fraîcheur fait sentir une fumée de plus

en plus âcre. Et voilà ces demoiselles se concertant, car l'on a déjà aperçu des couleuvres de feu se glissant sous les corniches des toits voisins. Chaussées de leurs bottes, leur sarrau rose noué à la taille, les mains aux hanches, elles décident :

— Nous n'allons pas attendre les pompiers.

Deux d'entre elles courent à la lance d'arrosage du potager, et par une échelle se juchent sur un toit menacé et dirigent un jet modeste mais continu, sur la partie du bâtiment déjà échauffée, le refroidissent, l'inondent, puis, s'avancent vers le foyer et l'attaquent.

Mais déjà une chaîne des dames s'est organisée, des seaux passent de main en main, l'eau circule et incessamment vient fouetter la façade en combustion.

La suie, la fumée, l'eau, la boue, le danger, rien ne les trouble. Ombres d'amazones défendant parmi les ténèbres leur petite cité, elles risquent le froid, les flammèches, l'écroulement d'un pan de mur, et seules, leurs directrices tremblent, sidérées et orgueilleuses, devant tant de détermination et de bravoure.

Au bout d'une heure, on vit des casques luire dans la nuit; on entendit la trompe à deux notes d'une auto impérieuse; mais de jeunes voix accueillirent le tout :

— Messieurs les pompiers, tout est éteint.

*
* *

Ce qu'elles deviennent?

Peut-être héritières d'un nom très lourd mais d'une « terre qui meurt », leurs frères dans l'armée ou les ambassades, sans dot, le château se lézardant, au lieu de recourir à un régisseur onéreux et inconnu, elles prennent en main l'exploitation inféconde.

Ce n'est plus ici la châtelaine que l'on trompe sur la récolte, sur les veaux, sur les fruits; que l'on vole sur les machines agricoles, à qui l'on en fait accroire sur les foins, mais le chef qui peut exiger, car il sait.

Ces machines, c'est elle qui va les acheter, seule, à la manufacture. Les céréales, c'est elle qui en choisit l'espèce parmi les échantillons du courtier. C'est elle qui arpente les champs, déli-

mite les cultures, ordonne les emblavures, dépiste les terres en friche, ne laisse de repos à aucun journal de terre, presse le sol de payer toutes ses redevances. Elle connaît les bœufs, les chevaux, les poules. Elle envoie vendre les bêtes à la foire; mais elle va elle-même quérir ses poulinières ou ses vaches de race aux pays d'origine. Et toutes ces choses, ce sont ses doigts alourdis de pierreries héréditaires qui en tiennent registre sur un livre de comptabilité commerciale en partie double, où aucun gérant infidèle ne fourre son nez.

Parfois, c'est dans les terres de son mari qu'elle exercera sa technique. Et alors, quelle fortune elle lui apportera en même temps que sa main vide, peut-être!

Certaines des élèves de Bellevue se sont mises à la tête de fermes abandonnées comme il en est tant dans le sud-ouest de la France, où l'on m'a cité telle jeune fille qui, dans le Gers ou la Dordogne, a fait une exploitation prospère d'un domaine demeuré depuis des années improductif.

*
* *

Les écoles d'agriculture pour les femmes sont en passe de développement. Voici l'Institut Agricole de l'Université de Toulouse, où fréquentent de nombreuses jeunes filles. Voici l'École Ménagère et Agricole de jeunes filles de Saint-Pierre-de-Vaucluse, Doubs. Voici l'École Agricole de Londignières, Seine-Inférieure. Voici la Ferme École des Andelys, Eure; celle de Fayence, Var. L'École Ménagère Agricole de Sainte-Philomène, Angers. A mesure que les classes inférieures se détachent de la terre, les intellectuels s'en rapprochent. Beaucoup de jeunes filles de la bourgeoisie, forcées de gagner leur pain, sont attirées par la nature, le jeu des saisons, l'asservissement des forces végétales, la collaboration avec le sol. Plus prudentes, plus raisonnables, plus circonspectes, plus réfléchies, plus ordonnées que certains jeunes bourgeois brouillons devenus cultivateurs pour échapper aux études abstraites ou aux humanités inaccessibles, moins avides surtout de gros gains hâtifs, elles sont très capables de faire, même

citadines nées, des cultivatrices moyennes, peut-être même davantage, à condition que leur préparation ait été suffisamment longue et pratique et qu'elles sachent, comme Line, Édith et Marie, ne pas couper les ponts entre leur campagne solitaire et la vie civilisée.

LA FEMME RÉDACTEUR DANS L'ADMINISTRATION

Dans le bureau où un Guy de Maupassant, où un Huysmans ont collectionné, à l'aide des épingles du sablier, les pièces détachées d'un dossier concernant l'état financier d'une commune de l'Ouest, le devis de construction d'un collège dans l'Aude, ou l'effectif budgétaire des cantonniers ; dans cette atmosphère où M. Badin, avec une méthode si sûre et des procédés si administratifs, a évité la surproduction ; dans ce champ de bataille des services ministériels où les hommes vont, assis, à l'assaut secret de l'augmentation, du grade, de l'échelon en sou-

riant à leurs adversaires, *Elle* entre, le matin à neuf heures, en costume de drap sévère, en cloche de feutre assorti. Elle a le port noble, la démarche lente, les gestes rituels. Elle vient d'un milieu choisi. Sans prétendre au seizième, ses parents habitent au moins le dix-septième. Elle est licenciée ès lettres ou ès sciences, *ad libitum*. Elle aurait pu enseigner n'importe quoi; le commerce et l'industrie lui ouvraient leurs portes. Mais le genre madame de Maintenon lui a semblé démodé, l'aléatoire d'un secrétariat dans le commerce, d'un poste de technicienne dans l'industrie n'a pas séduit son esprit de stabilité. Je crois, d'ailleurs, qu'il ne déplaît pas aux filles de la bourgeoisie d'aujourd'hui, obligées de se faire une place au soleil, de marcher, en la prenant, sur le pied d'un homme et que le travail pour elles devient mieux porté qui fut jusqu'ici masculin.

Elle a choisi l'administration. Elle a créé un type nouveau aussi éloigné de la femme professeur que de la doctoresse. Elle est rédacteur au ministère. Elle est patiente, sédentaire, paperassière, parle un jargon d'imprimés, porte des

secrets d'État, mène des enquêtes à cinq cents kilomètres de Paris, domine quarante millions de Français.

Un village angevin, bourguignon, ne lui apparaît pas comme un clocher pointu sortant de la verdure sous un rayon de soleil, mais comme une mairie avec buste de la République et archives. Des noms adorables où l'on devine une rivière charmante sinuant dans des prairies, ou les ruines d'un vieux château dans un clair de lune : Quimperlé, Castel-Jaloux, elle y voit le préau de l'école primaire, un chef de gare avec trafic numéro 4. Elle n'a plus le rire dans les yeux comme les Parisiennes. Elle ne joue pas avec les mots et les pensées. Ses pensées et ses mots sont faits pour être tapés par les expéditionnaires. Elle ne rêve pas d'un intérieur où, assise à une table fleurie, elle sourira au jeune mari installé en face d'elle pour l'existence, mais de la pièce voisine où seule, sur un fauteuil de cuir et d'acajou, devant une vaste table encombrée de presse-papiers, vis-à-vis de la pendule en marbre noir, elle sera sous-chef de bureau avant mademoiselle Daphné.

Là où un vieux monsieur au dos voûté suspendait naguère son pardessus, elle accroche sa jaquette et son chapeau cloche. Là où cela fleurait la pipe, on sent le jasmin. Là où il tirait de sa poche son tabac, avant le travail, elle prend son polissoir et se fait briller les ongles. Là où l'ancien rédacteur interpellait ses collègues sur la politique de la veille, elle les entretient de l'admirable concert entendu hier soir à la salle Mozart. Mademoiselle Daphné qui classe déjà son courrier, car elle fait du zèle, cela crève les yeux, lève enfin le nez. Elle n'est pas absolument de son avis. Elle ne se dérangerait jamais pour le quatuor Casablanca. Des mazettes. La jeune fille rédacteur pince les lèvres et va, sans répondre, au carreau de la fenêtre au pied de laquelle coule le boulevard Saint-Germain, la rue de Grenelle ou la rue de Rivoli, grandes artères ministérielles, aortes de la France.

Son collègue P... lui offre une cigarette et son collègue D... une allumette bougie. Mais elle refuse. Pas au bureau. Puis elle téléphone pour le dossier 4757 égaré depuis la veille entre la deuxième et la cinquième direction. Dans

neuf bureaux elle téléphone. Sa matinée y passe. Le service en est incommodé. A onze heures et demie, le chef de bureau la mande à son cabinet. Comme au cinéma, dans un jeu de brouillard, elle intervertit les figures. Elle se voit assise au fauteuil de cuir et d'acajou, le chef de bureau à monocle, debout devant elle. Et c'est elle qui exige un rapport sur le dossier égaré.

L'après-midi, mademoiselle Daphné, qui range ses tiroirs, pousse un cri :

— Tiens! le dossier 4757 !

» Une erreur de la plantonne qui le lui a remis, explique-t-elle.

Le collègue D... fredonne à deux temps un air de *No, No, Nanette*. La jeune fille rédacteur affecte de ne pas exprimer une plainte, un reproche.

— Je me doutais, mademoiselle, déclare presque solennellement devant tout le monde le chef de bureau à monocle, je me doutais qu'il n'y avait eu aucune négligence de votre part. Ç'aurait bien été la première fois!

La jeune rédacteur est rapide, ordonnée. Le chef de bureau la préfère à mademoiselle

Daphné qui fait plus de zèle. La jeune rédacteur triomphe. Elle se voit déjà chef du secrétariat du ministre, dans un cabinet de cinq mètres de haut où le velours des fauteuils sera rouge, où pendront aux fenêtres des rideaux géants et cramoisis, où malgré les radiateurs, des bûches ministérielles brûleront dans la cheminée sous la pendule de marbre noir modèle n° 1, c'est-à-dire de volume exactement double des autres ; où, assise devant un immense bureau Louis XIV, tapissé de verre, elle jouera d'un coupe-papier représentant la République tout en recevant des sous-préfets, des amiraux, des administrateurs coloniaux, des archevêques, des bâtonniers, des journalistes, experte à rouler dans du miel les refus du ministre aux solliciteurs, qu'elle est chargée de faire avaler. Elle sera jeune encore, portera du crêpe de Chine vert d'eau à cause des rideaux et du meuble, et fera voiler de rose les ampoules du lustre, à cause du teint.

En attendant, le chef de bureau à monocle qui se trouverait coupable de laisser improductive la complaisance naturelle des femmes et

leur penchant à préférer les besognes difficiles aux paperasseries inintelligentes, se décharge volontiers sur elle de son courrier. Elle tourne si vite et dans un si joli dialecte (le « style spécial » qu'une femme attrape toujours au vol, pastiche, plagiat) la réponse à l'agent-voyer de Niort, à l'inspecteur d'Académie de Caen, au maire de Bergerac, au général du XV^e^ corps, que ce serait péché de dicter lui-même ses lettres à une dactylo du service.

Elle ne s'aperçoit pas qu'ainsi, insensiblement, elle devient l'aide de camp du chef, qu'elle est prisonnière de sa propre utilité, qu'on intriguera pour conserver ici sa compétence et que mademoiselle Daphné qui, avec ses cheveux de lin, est plus jolie, quoique moins forte et dont la famille est liée avec le sénateur de l'Isère, pourrait bien passer sous-chef de bureau avant elle.

*
* *

Le soir, rentre chez ses parents une fille gaie et qui fume volontiers des cigarettes avec ses frères. La chape administrative lui est tombée

des épaules. Les hommes, elle les voit maintenant en eux-mêmes, limités par leur propre silhouette et non plus prorogés d'un registre, d'un classeur, d'une chemise de dossiers, de l'échelon, du titre, des convoitises d'avancement. Un collègue, au ministère, c'est la « bûche » possible : c'est tantôt le dédain et tantôt l'envie ; c'est l'obstacle, c'est l'adversaire. L'administration restant le seul endroit où un homme d'honneur ait le droit de battre une femme, — étant bien entendu que la chevaleresque politesse sera sauvegardée et que la bataille aura lieu loin du bureau, entre des forces aussi mystérieuses que le Mentor de Télémaque et que le siècle a dénommées : « les influences ».

Mais chez elle, la jeune rédacteur redevenue elle-même, désarmée, pacifiée, regarde enfin l'élément masculin dans un esprit de Locarno. Son cousin, l'officier de marine, elle le trouve charmant. S'il la demandait, adieu l'Administration ! elle le suivrait en Indo-Chine.

*
* *

Capricieux et sournois, cependant, l'amour peut naître au bureau de la poussière d'un dossier vivifiée d'un beau regard. Il naît d'un crayon taillé, d'une « bûche » évitée, des voyages en commun dans le métro et, le plus souvent, comme de coutume, d'on ne sait quoi.

C'est un spectacle consolant pour l'Administration que de voir le mariage unir deux de ses rédacteurs. Union des cœurs, du plumier et de l'encre : union des classements, des enquêtes, des dossiers; union des échelons, des appointements, des ambitions. Un couple de rédacteurs, cette coalition, doit être pour les collègues une unité redoutable.

Mais comme lors du retour vespéral au foyer, ces deux jeunes êtres cultivés, lui sortant de l'École des sciences politiques, elle licenciée ès lettres ou en droit, doivent s'évader frénétiquement de leurs formules, de leurs numéros d'ordre, de leurs états! Soyez sûrs qu'ils ne diront plus : « Ma chérie, j'ai l'honneur de

porter à votre connaissance que je vous aime... — Mon chéri, en ce qui concerne votre déclaration, j'ai le plaisir de vous aviser que je la tiens déjà par devers moi en triple expédition... »

*
* *

Isabelle n'a que trente-trois ans et a déjà rempli une belle carrière.

A trente-trois ans aujourd'hui, grâce aux prorogations de la jeunesse que nous tenons des libéralités de ce siècle, on est encore une jeune fille et Isabelle en paraît dix-huit avec son teint laiteux et ses cheveux roux.

Elle est de celles qui avaient la chance de posséder une licence en 1919, lorsque parut le décret qui autorisait les femmes à participer au concours pour l'obtention du titre de rédacteur du ministère. Elle a pu se présenter lors du premier concours, y obtenir une excellente place et pénétrer un beau jour en précurseur au pays des hommes, c'est-à-dire comme rédacteur stagiaire parmi trente-deux rédacteurs masculins, vingt-cinq commis d'ordre, quarante-

huit expéditionnaires, sans compter chefs et sous-chef de bureau.

Isabelle avait alors vingt-quatre ans et plus d'ambition que n'en montre généralement une femme ; de plus, un oncle sénateur du Doubs, à moins que ce ne fût du Tarn-et-Garonne. Son père, jeune lieutenant-colonel, avait vu sa carrière militaire brisée en 16 par un éclat d'obus. Un manchot de quarante-huit ans ne devient pas aisément général. Mais sa fille lui avait pris le flambeau des mains.

Ses minces lèvres, chiches de sourire, n'encourageaient aucun flirt, malgré l'émoi que sa jeunesse et ses cheveux avaient causé dans le bureau. Elle traitait les affaires retardées par la guerre et, bergère, devait rassembler sous sa houlette les dossiers errants dans les sous-préfectures depuis cinq années. Chaque matin, le sous-chef lui remettait une liasse de lettres, de réclamations, de menaces émanant des intéressés. Elle connaissait tous ses moutons par leur numéro d'ordre. Elle savait que le 1028 se trouvait à Castelnaudary, le 3635 à Nogent-le-Rotrou. Une tête d'or. Sa mémoire enrageait ses collègues.

Au bout de trois années, Isabelle avait réagrégé tout son troupeau. Ses lèvres minces daignèrent sourire. En 1921, elle avait été titularisée. En 1926, elle était inscrite au tableau d'avancement pour le grade de sous-chef de bureau, passait l'examen d'aptitude à ce titre, était nommée en 1927.

Son bureau n'est pas le cabinet du ministre, mais il est à elle. Il a été ôté par une cloison à celui du chef; il a bien les dimensions d'une chambre de jeune fille. En y entrant, elle a dit deux mots célèbres qui la caractérisent : « Je mettrai des fleurs sur la cheminée. » Et : « Il faudra que ça marche. »

Sa mémoire et son application en ont fait un argus. Elle a sous ses ordres les rédacteurs du service, les commis, les dames dactylographes. Elle est bien décidée à obtenir de ces veuves de guerre, l'exactitude, des mutilés commis d'ordre, un rendement plus copieux, des rédacteurs, des textes en meilleur français. Mais comment empêcher le vieux monsieur X... qui a soixante et un ans d'écrire « malgré que » dans ses notes aux bureaux de la rue de Grenelle!

Dans le service, sa nomination a causé un petit malaise. Le vieux M. X... a dit une phrase bien désuète : « Voilà l'administration française qui tombe en quenouille! » Les autres : « Ça n'est pas administratif. » Quand ils vont le matin prendre des ordres dans le petit bureau d'Isabelle où il y a toujours une gerbe de roses, on dirait des moines allant en maugréant à l'obédience d'une abbesse, comme dans un conte drolatique du XVII^e siècle.

Mais Isabelle est bonne princesse et, au surplus, subtile comme une mouche. Avant même ses subordonnés masculins, elle a senti ce qu'il y avait à la fois d'absurde et de ravissant dans son autorité de jeune fille sur ces vieux bureaucrates.

C'est alors que, pour la première fois, elle a commencé d'être coquette, afin de faire oublier l'anomalie sous le piquant de son rôle baroque.

Lorsque le matin dans son courrier une réclamation d'un bureau exige la remise immédiate d'une pièce en retard, elle a une suavité de jeune reine pour se pencher au téléphone, y chuchoter avec délectation :

— Voulez-vous me faire venir monsieur Un Tel?

Monsieur Un Tel est le rédacteur responsable de la pièce. Il se présente au garde-à-vous. S'il est jeune, Isabelle sourit en lui mettant sous les yeux la lettre de réclamation. Elle a l'air de dire : « Je n'y puis rien; ce sont les faits qui vous condamnent : avouez qu'il est moins désagréable d'être repris par moi que par un vieux rond-de-cuir. »

Quand c'est le rédacteur de soixante et un ans, ou un grand rescapé de la guerre comme son père, ayant passé à quarante ans avec succès le concours, Isabelle est un peu plus embarrassée. C'est ici le cas de déployer plus d'astuce que jamais une grande coquette voulant conquérir un cœur. Dans ces occasions elle se dérange; elle se rend à domicile, c'est-à-dire au bureau de son subordonné. Sa lettre à la main, elle lie avec lui une conversation oiseuse. Le vieux subordonné repère la lettre, flaire l'observation, le blâme, voudrait tirer les oreilles à cette mauviette aux cheveux roux, ronge son frein devant sa hiérarchie. Puis voilà qu'Isabelle en s'en allant, son blanc visage devenu cramoisi, négligemment laisse choir sa flèche :

— Vous seriez aimable de prendre connaissance de cette lettre.

Le subordonné se met à philosopher âprement sur la destination originelle de l'élément féminin. O Kant! O Schopenhauer! O Gœthe! Il se demande : « Où êtes-vous, Marguerite au rouet?... »

Combien il aurait préféré le rude abattage du vieux rond-de-cuir de jadis!

*
* *

Isabelle, brimée dans son autorité par des conventions, des préventions, des traditions vieilles comme le monde, se heurtant, dans la direction de son service, à mille obstacles mystérieux, invisibles, de l'ordre du scrupule et si serrés qu'elle peut à peine se servir de sa férule contre cette lourde administration masculine, peut, Dieu merci, prendre sa revanche sur le troupeau de ses quarante dames dactylographes.

Là aucune tradition ne lui interdit de serrer ses lèvres de jeune autocrate.

*
* *

Quoi, monsieur, vous prétendez que le cas d'Isabelle, que le cas des femmes rédacteurs n'est qu'une vague exception, un écart de la sévère administration s'avisant un jour d'une fantaisie à laquelle auraient souscrit quelques jeunes filles originales?

Savez-vous que, depuis neuf ans, âge de ce décret qui en 1919 permit aux femmes de prendre part au concours des rédacteurs, elles sont, dans l'administration environ cent cinquante?

Ce décret n'avait rien d'un caprice. Il date de la pénurie des jeunes gens licenciés ou sortant des grandes Écoles, c'est-à-dire en mesure de se présenter à ces concours. Il est un souvenir des effroyables vides de 1914-1919.

Certains ministères qui dès le début ouvrirent le concours aux femmes, comme le ministère du Commerce et de l'Industrie, — soit que l'élément masculin reparût avec de nouveaux licenciés présentés par le temps en marche, soit qu'on ait discerné de délicats inconvénients à

mêler des femmes aux compétitions bureaucratiques de l'homme, — renoncèrent dès 1922 à la collaboration féminine dans leur administration centrale, malgré l'entière satisfaction qu'a toujours donnée, de l'avis de leurs chefs, le travail des femmes rédacteurs.

Par contre, certains autres ministères comme l'Air, les Beaux-Arts, l'Instruction publique y viennent à leur tour depuis 1928 et je citerai, pour sa fidélité à la femme, le ministère de la Guerre qui depuis 1919 n'a jamais cessé d'offrir aux dames des places au concours, ce qui est d'une tradition presque mythologique chez des soldats.

C'est là que nous trouvons le plus grand nombre de femmes rédacteurs : 28 dames sur un effectif de 124.

Aux Pensions, elles sont 11 sur 68; au Commerce et à l'industrie, 7 sur 32; à l'Agriculture, 12 sur 44.

Les derniers concours out amené 3 dames rédacteurs aux Beaux-Arts, 4 à l'Instruction publique, 5 à l'Air, 8 aux Postes et Télégraphes.

Aux Affaires Étrangères, deux emplois spéciaux de rédacteurs traducteurs sont confiés à des dames qui les occupent brillamment; et j'y trouve également, avec le titre de rédacteur, une bibliothécaire adjointe.

Le ministère de la Justice ne comporte pas de femmes dans les emplois de rédacteurs, ces emplois étant réservés à des attachés au Parquet.

Aux Colonies, une jeune fille est chef du secrétariat particulier du ministre, c'est-à-dire à la tête d'un service touchant aux centres nerveux du ministère où la moindre affaire qu'on effleure rend une décharge électrique, où ces deux pôles, l'administration et la politique sont en contact, où il faut un doigté de physicienne.

Secrétariat du ministre ! officine, salon...

*
* *

Nous retrouvons encore des femmes rédacteurs à la Préfecture de police où elles sont 25 sur un effectif de 70.

*
* *

Lors du dernier concours de l'Assistance publique pour l'admission au grade de rédacteur, il s'agissait de pourvoir à six places vacantes ou sur le point de l'être. Ce furent des femmes qui les emportèrent toutes.

*
* *

Mais les emplois supérieurs ?

Eh bien ! monsieur, ces dames commencent à les envahir avec cette régularité des lents mouvements d'horlogerie dont l'Administration donne le spectacle.

Beaucoup de ces rédacteurs femmes dont j'ai parlé se trouvent dans les conditions requises pour être candidates au titre de sous-chef de bureau, mais leur candidature n'a pu être encore examinée parce qu'elles sont primées par des candidats masculins dont l'ancienneté administrative est supérieure. Cependant, parmi celles dont les premiers concours ouverts aux dames

firent présent à l'administration, on voit les plus anciennes gravir dans un fauteuil les grades élevés, aux mêmes conditions que les hommes, ayant subi des épreuves identiques, ayant accompli leur besogne (à ce que mon enquête m'a révélé) avec le même bonheur.

Vous trouverez, monsieur, des femmes sous-chefs de bureau, — c'est-à-dire ayant sous leurs ordres, rédacteurs, commis d'administration, expéditionnaires — à la Préfecture de police, au ministère des Pensions, au ministère de l'Agriculture; et là, au surplus, plusieurs inscrites au tableau d'avancement en vue de ce grade.

Simple capillarité de l'ancienneté administrative, je suppose.

*
* *

Si l'on se place au point de vue féminin, on ne peut que se réjouir, si des jeunes filles, dont l'adolescence fut si laborieuse, qui passèrent tant d'examens, qui préparèrent leur avenir avec tant de sagesse, trouvent aujourd'hui non pas

un gagne-pain mais une carrière, quelque considération, et des responsabilités intéressantes.

Beaucoup des femmes rédacteurs ne sont pas mariées, en effet. Elles vivent néanmoins indépendantes, avec sécurité; occupées, amusées au besoin du théâtre d'intrigues qu'offre tout agglomérat humain.

Cela ne vaut-il pas d'être dame de compagnie ou promeneuse d'enfants!

Si l'on se place au point de vue masculin, les avis seront plus partagés. L'autorité d'une femme blessera toujours l'échine d'un homme, — encore que beaucoup, en leur privé, la supportent sans le savoir. L'idéal des femmes chefs de service dans une administration sera donc de masquer leur férule comme beaucoup d'épouses que je sais dans leur ménage. Il s'agit ici d'une élite féminine, de jeunes filles appartenant généralement à la meilleure bourgeoisie, raffinées et subtilisées par l'éducation et l'hérédité, et qui savent sur le bout du doigt leur psychologie.

Pour ce qui est de la camaraderie du bureau, j'ai ouï dire qu'elle était excellente. Qui oserait prétendre que l'atmosphère des bureaux a perdu,

depuis que des jeunes femmes si cultivées y ont pénétré?

Si l'on se place au point de vue de l'administration, cas d'espèce.

Tel ministère renonce aux femmes, tels autres en réclament par voie d'affiche. Le ministère des Affaires Étrangères n'a-t-il pas ouvert cette année même aux jeunes filles le concours d'admission dans les carrières diplomatiques et consulaires? Bien que ce concours n'ait rien donné aux femmes jusqu'ici, le geste est là.

Voilà la réponse des statistiques.

LA FEMME CLERC D'AVOUÉ

Si vous pénétrez aujourd'hui dans quelque Palais de justice important, — Paris ou province, — vous êtes assuré d'apercevoir dans les couloirs, dans les vestibules des chambres du Tribunal civil, parmi les toges d'avocats, un essaim de jeunes filles affairées qui ne sont ni des plaideuses, ni des habituées des audiences. Elles n'en ont ni l'âge ni la tournure. A peine échappées de l'École de droit, fluettes, jeunettes, leur précieuse personne serrée dans un étui de drap beige ou gris, casquées d'un petit feutre qui dérobe leur regard, des jambes de soie rose et des souliers ouvragés comme des boîtes de

bonbons, une lourde serviette de cuir fauve sous le bras, ce sont les clercs d'avoués venues fournir aux avocats la matière première de leurs plaidoiries et l'apportant à pied d'œuvre.

*
* *

Il y a bien dans le nombre une large part de gamines moins importantes, — seize ans, des bas mercerisés, des bavardages sans dignité dans le tambour des chambres d'audience — qui sont les « saute-ruisseau » d'aujourd'hui. Car le petit clerc a vécu. Sa silhouette agile et polissonne ne fera plus la gaîté des études. Il ne mettra plus le grain de sel de ses quatorze ans dans la lourde pâte administrative du bureau des clercs. On ne verra plus sur le papier timbré sa ronde écriture appliquée et grossoyante, il ne grimpera plus à l'escabeau comme un moineau pour picorer les cartons verts. On ne le rencontrera plus, sa serviette à la margelle du trottoir, jouant aux billes avec le petit marmiton; ou, au guichet du receveur de l'enregistrement, achetant du timbre mobile. On ne connaîtra plus à

l'étude le drame du petit clerc qui a perdu, en batifolant dans la rue, la monnaie rendue à l'enregistrement, qui pleure sur ses actes, que le principal doit consoler pendant que les autres clercs se cotisent et boursicotent afin qu'il ne soit pas renvoyé.

*
* *

Aujourd'hui le petit clerc est du sexe faible : c'est la midinette des Panonceaux. Elle a préféré la machine à écrire à la machine à coudre. Elle tape les articles du Code et croit dur comme fer que *de cujus* veut dire défunt. Ne jouant pas aux billes dans la rue, ne donnant aucun coup de poing, elle ne sème pas l'argent dans les ruisseaux. Attentive comme une vraie femme à la remise de la monnaie, le caissier l'apprécie pour ses comptes justes, le principal pour ses copies sans erreurs. Elle a introduit dans les études, son honnête petite conscience féminine et la poudre de riz à quatre francs la boîte.

*
* *

Mais, licencié ou docteur en droit, la jeune second ou premier clerc d'avoué en a métamorphosé l'esprit et jusqu'à la couleur.

Nul ne sait comme une femme préparer la cuisine d'un procès, en inventorier les pièces, manier le papier timbré, le distribuer à propos et dans un délai légal, rédiger un acte à la dimension voulue. Sa mémoire sans défaillance ne laissera jamais dans un dossier la moindre faute d'orthographe. J'en connais qui, dans cet art de la procédure produisent des chefs-d'œuvre.

Elles possèdent ce qu'un jeune bourgeois de vingt-cinq ans montre rarement : le zèle. Et elles sont des entraîneuses d'équipe dans une étude. Avec la femme clerc d'avoué, plus de négligences, plus de ces lenteurs procédurières qui éternisent une affaire. Car il est d'une élémentaire et constante psychologie féminine qu'elle prend à cœur tout travail commencé, par le seul fait qu'il est devenu sien; qu'elle y trouve un plaisir ignoré de l'homme, un plaisir modeste, tranquille, honnête, charmant, que ce

soit une tapisserie interminable, une broderie sans fin, une pièce de confiserie ou des conclusions appuyées patiemment sur des articles du Code à double ou triple face.

Et durant les loisirs que les clercs s'accordent parfois et où ils entraînent à leur tour cette travailleuse infatigable, l'étude, qui retentissait naguère de ces plaisanteries que peuvent proférer des groupes de cinq à six jeunes hommes rassemblés, est devenue un salon où l'on cause. Pour dix minutes on s'évade de ses divorces, de ses demandes reconventionnelles, de ses dommages-intérêts, de ses nu-propriétés, de ses blancs-seings et l'on disserte avec une jeune femme parfaitement instruite des destinées du monde, ou des événements du jour.

L'étude est devenue un Eden, avant la chute.

Verrons-nous ce temps où l'on dira, en manière de critique contre des mœurs amollies, abolies :

« Autrefois, quand la cléricature, dans les études, était tenue par des hommes... »

Comme nous disons :

« Quand les hommes feront de la tapisserie... »

LA FEMME JOURNALISTE

Il y a des femmes journalistes. Il y en a peu. Ce métier qui tient de l'aventure, de l'exploration, de la conquête, de la chasse, de la bataille, ce métier où il faut être à chaque nouveau soir sous les armes, en éveil, prêt à innover, ce métier sans repos, sans programme, sans habitudes, sans esprit de suite, sans règlement, n'est pas une carrière pour les femmes, comme le sera une administration, la médecine, le barreau, la pharmacie, où l'existence est réglée une fois pour toutes, où l'on se pelotonne dans la routine comme une chatte dans un mol coussin.

Il faut au journalisme des femmes endiablées de vie, prêtes à la nouveauté, à l'inconnu, à la mêlée, et capables de s'élancer dans chacun de leurs jours comme dans une carrière que l'on recommence. Des femmes ignorantes de la fatigue, — je ne dis pas cette fatigue de l'ouvrière ou de la doctoresse, mais celle qui épuise la curiosité, les recherches; qui éteint la flamme de l'assaut; qui vit sur l'effort de la veille.

*
* *

On en rencontre à Paris une vingtaine dans les rédactions, mobiles, ailées, lancées, de Vincennes à Auteuil, concurremment avec des garçons de vingt-cinq ans, sur des pistes communes, à la course aux informations.

On les voit disputant jusqu'à leur taxi convoité par deux ou trois passants au coin d'un trottoir, renchérissant de pourboires au chauffeur comme prime à la vitesse; cahotées, zigzaguant parmi les vagues d'assaut des autos de cinq heures; sautant en marche au quai des Orfèvres pour être les premières à la Sûreté; y retrouvant

déjà leurs confrères du *Matin*, de *l'Écho de Paris*, de *l'Humanité*, qui crayonnent en forme de sténo les crimes et accidents du jour; se livrant avec eux à des marchandages, à des trafics où elles retrouvent leurs aptitudes commerciales, vendant un tuyau, une adresse pour une information sensationnelle qu'on leur refuse, lâchant l'assassinat du XVIII[e] (acquis à un journal du soir qui n'en avait que faire, étant déjà tiré en troisième), pour trois lignes arrachées par Un Tel au chef du secrétariat des Affaires Étrangères; offrant un sourire de leurs lèvres peintes à la diable pour un mot que le jeune confrère des *Débats*, si élégant, a glissé à l'oreille de *l'Écho de Paris*. Bourse du reportage, bazar des nouvelles, où leur ruse de femme est tenue en échec par la cohésion masculine, où le confrère, toujours protecteur, embellit de mystère la collision d'autobus qu'il leur donne, gardant la dépêche privée qu'il a reçue de la Société des Nations.

Ou bien les voici sur la piste circulaire des vingt arrondissements, visitant les commissariats de police, féministes souvent fanatiques, recher-

chant les femmes battues, les femmes abandonnées, les femmes exploitées, tous les menus copeaux des drames féminins dédaignés, laissés tomber par les hommes et qu'elles recueillent.

Puis, à neuf heures, harassées comme des chasseresses sauvages qui plient sous le carnier, elles rentrent à la rédaction. Il faut secouer la fatigue, se trouver fraîches, en forme, excitées pour la nouvelle aventure qui s'offre à cette heure : la rédaction vertigineuse du « papier », assises devant cinquante centimètres de bureau, ébranlées par les rotatives qui roulent déjà en bas, aveuglées par la tabagie lumineuse, sans le temps de secouer les cendres de leur cigarette qu'elles portent au coin de la bouche comme les hommes qui griffonnent à leurs côtés, sous l'œil du secrétaire de rédaction qui les harcèle, distraites par le téléphone qui ne s'arrête pas : « Allô, allô, et combien de victimes? — Allô allô, le meurtrier est-il arrêté? — Allô, allô, mais le président du Conseil, comment prend-il la chose?... »

*
* *

La femme journaliste ne demande qu'à interviewer les hautes personnalités. Elle y voit l'exercice d'un talent inné, l'utilisation d'un petit génie. C'est son violon d'Ingres.

Jeune, peinte d'un pinceau aussi subtil que celui de ces Japonais qui ne rendent que dégradations de couleurs autour d'un sourcil net et d'une bouche carminée, roulée dans une fourrure luisante, le crayon à la main, les yeux prenants, la voici assise devant le bureau du personnage, assurée qu'il suffit à une femme d'être jolie pour démunir un ministre, un ambassadeur, un dictateur, un académicien de ses secrets.

— Sire... Excellence, mon cher maître, je voudrais savoir...

Le tableau mérite généralement d'être fait. Les deux interlocuteurs sont enchantés, la jeune journaliste d'être là, de plaire, de recueillir des paroles dont la moindre vaut d'être tirée à quatre-vingt mille, d'écrire déjà en pensée un « papier » sensationnel; la haute personnalité,

d'oublier dix minutes ses soucis importants en compagnie d'une figure si intelligente, si ravissante, si enviable. Il n'a garde de rabrouer une si délicieuse indiscrétion. Il répondra. Il parlera. Sur ce ton d'intimité et de mystère que réclame l'entretien quand l'interviewé se trouve être un pivot du monde, il dira que notre situation économique est excellente, qu'il lit volontiers des romans de femmes, que Balzac était un écrivain puissant, qu'il a fait un voyage en Norvège. Il se laissera arracher que sa nation produit beaucoup d'enfants, que les paysages de France sont beaux, et qu'il est monté à la Tour Eiffel. Il lui confiera que la Russie est à un tournant de son histoire, qu'il savait lire à quatre ans, qu'il aime notre Debussy.

— Mais, Excellence, les Balkans?

— Le pays le plus pittoresque de l'Europe, des femmes extraordinaires, mais de mauvaises routes.

Elle saura qu'il pratique la promenade à pied, l'heure à laquelle il se lève, les chiens et les livres qu'il préfère et, parfois, s'il a une faiblesse, un moment d'abandon, sa marque d'auto.

La jeune journaliste crayonne, fait du « cent » sur son bloc : elle va, elle va; puis se retire comme un lapidaire qui serre contre soi des pierres précieuses achetées à bon compte. La haute personnalité n'est pas moins satisfaite de n'avoir cédé à une femme curieuse ni un fait, ni une opinion, ni une appréciation, ni une tendance, tout en encaissant cependant, dans cet heureux troc, de bien agréables sourires.

*
* *

La femme assez énergique pour vaincre sa passivité naturelle et son goût de l'habitude, qui remplace l'apathie par l'esprit d'improvisation peut accomplir d'excellents reportages, et se montrer là une journaliste accomplie.

Elle possède, si son viril courage n'a pas offensé le meilleur de ses qualités féminines et de son doigté, ce que saint Ambroise, disputant avec d'autres théologiens sur la plus aimable des vertus, en appelait la reine, c'est-à-dire la discrétion.

La discrétion dans le métier le plus indiscret!

Eh! oui, la discrétion n'est pas un voile dont on s'affuble de peur d'apercevoir les affaires et secrets d'autrui. Elle est au contraire étymologiquement le talent de distinguer, à un millimètre près, ce qui se peut et ne se peut, de peser, à un milligramme près, le droit et la justice, de mesurer, à un point près, la licence d'aller jusqu'ici ou jusque-là. C'est voir clair au delà de ce qu'on vous dit. C'est s'arrêter en deçà des limites accordées.

La parfaite femme-reporter — et j'en sais à Paris, — doit pouvoir renseigner ses lecteurs sur tous les objets de leur curiosité.

Comme une abeille, elle part le matin, et à chaque fleur de l'industrieuse humanité, elle va pomper quelque secret instructif ou gracieux dont elle régale ensuite les abonnés de son magazine ou de son journal.

Elle doit savoir improviser comme elle, chaque jour, un programme soudain; discerner vite les gens à voir, les choses à étudier; tenir le moins de place possible dans la journée d'un industriel occupé, en obtenir avec le moins de questions le plus d'informations; éclairer avec

une petite lueur ou une brève étincelle, sa religion, laisser derrière soi un regret de sa trop courte visite.

*
* *

Telle jeune journaliste possède la liquidité d'une anguille pour se faufiler avec une amusante habileté partout où on l'attend le moins. Aussi que de spirituels, caustiques, vifs, saisissants croquis, elle tire de ses reportages dans tous les mondes, dans toutes les réunions publiques, dans tous les milieux.

*
* *

Telle autre part un jour pour la Russie soviétique et en rapporte un étonnant reportage que tout le monde lit. Puis continue avec une ferme intelligence les enquêtes les plus difficiles, montre un tempérament héroïque, aventureux et singulièrement sagace d'explorateur. Tous les reporters, hommes ou femmes, reconnaîtront en elle un de leurs as.

*
* *

Pendant la guerre déjà, des femmes témoins, premières touches d'une évolution qui s'essaie, montrèrent, dans des reportages au front, ce qu'on peut attendre d'une créature moins prudente que l'homme, ayant un sens moins précis du danger, plus inapte à réfléchir au risque.

*
* *

Avec la *Fronde*, que dirigea avec tant de succès madame Marguerite Durand, n'a pas disparu la femme directrice de grand quotidien. Aujourd'hui encore une feuille considérable du Nord a pour directrice une femme de haute valeur.

Mais il nous reste surtout la femme directrice de Revue ou de Magazine.

On ne peut plus appeler « journaux de mode », ces magazines qui ont une tendance,

une couleur, un drapeau et des directives morales. Il s'en dégage, ici une essence de suffragisme, là un souci d'éducation, un noble désir d'élévation spirituelle; tantôt un goût de raffinement excessif, tantôt le soin d'embellir la vie des femmes, toujours une vive sentimentalité. La Presse féminine est affectueuse et humanitaire.

La directrice de Revue, au surplus, possède à un degré digne de remarque le sens de la vitalité nécessaire à une publication périodique, l'intelligence des renouvellements, une imagination heureuse des procédés de rajeunissements, conditionnels du succès. Sur ces points, je ne crois pas que les femmes supérieures, dont je viens de parler, aient rien à envier aux confrères masculins qui tiennent en main des publications de plus de poids.

LA FEMME ÉCONOMISTE

Connaissez-vous la laine artificielle? Que ce soit oui ou non, je vous convie à lire ce petit exposé, œuvre de parfaite et agréable vulgarisation :

« Les prix élevés atteints par les tissus de laine rendent intéressante la recherche d'un textile artificiel ayant à peu près les propriétés de la laine et susceptible d'être vendu à meilleur marché. Trois brevets, pris par des Français, sont sortis des expériences faites sur la cellulose. En 1911, Paul Girard assortissait les fibres selon leur longueur, mais les fils n'avaient pas encore la souplesse voulue.

» En 1917, un chimiste de la maison Gillet eut l'idée de fabriquer une fibre creuse, ce qui augmentait le pouvoir isolant de la fibre et la rendait plus chaude.

» En 1921, Auguste Pellerin prit un troisième brevet. Il faisait, avec des déchets de fils de viscose, un mélange de fibres non ordonnées.

» L'idée première de la laine artificielle est donc due à des Français. Mais, lors des tentatives initiales, la production de la viscose en France était insuffisante pour la mise en pratique des nouveaux procédés. — L'isolement de l'Allemagne pendant la guerre et la difficulté qu'elle avait à se ravitailler fit qu'en 1917 les *Vereinigten Glaznstoff Fabriken* refirent l'étude des procédés français. A la fin de la guerre, la fabrication de la nouvelle fibre était en train.

» Une importante société italienne de soie artificielle, la Soie-Viscose, a cherché à obtenir l'aspect laineux en produisant à l'étirage un fil cannelé dans le sens longitudinal. Non seulement on évite ainsi le brillant de la soie, mais on obtient un aspect mat par la fibre striée.

D'autre part, on lui a donné par cette cannelure une faculté d'enchevêtrement augmentant sa souplesse une fois filée et tissée. Dans le procédé Pellerin, au contraire, l'effet laineux et la souplesse sont obtenus par des cannelures annulaires et par étirage irrégulier. La disposition de la fibre en augmente la souplesse et facilite l'accrochage des fibres entre elles.

» Des chercheurs ont tenté de réaliser une laine artificielle en agglutinant des fibres végétales, dégommées et acheminées vers la cellulose pure (Novalène, Fibrolène) : le produit obtenu peut se foulonner comme la laine naturelle, etc... »

Voilà quelques fragments de cette lumineuse étude dont j'aurais voulu pouvoir conserver ici l'intégralité pour augmenter mon plaisir d'ajouter ensuite que c'était l'œuvre d'une jeune fille.

Publiée dans le *Bulletin des anciennes élèves de l'École du Haut Enseignement Commercial* par une élève de seconde année, cette étude est la démonstration, la représentation, la définition même de cette École, la plus significative peut-être des temps nouveaux. L'on voit, en lisant

ce clair exposé, le plan, l'étiage, l'ampleur de l'enseignement donné là aux jeunes filles qui veulent entrer dans le commerce ou l'industrie, non comme des machines à écrire, mais comme des collaboratrices parfaitement intelligentes des destinées et du secret machinisme de leur maison, de leur usine.

L'École du Haut Enseignement Commercial pour les jeunes filles, fondée en 1916 par mademoiselle Sanua, a été comprise en 1924, par la Chambre de Commerce de Paris, au nombre de ses établissements d'enseignement. Son diplôme de fin d'études équivaut à la licence pour le concours d'admission au poste de rédacteur dans l'Administration et je sais l'une de ses anciennes élèves actuellement rédacteur au ministère du Commerce et de l'Industrie.

Il faut considérer cette École comme le collège des femmes d'aujourd'hui dont la course atteint le stade le plus avancé. Car, à l'École de droit, à celles de médecine, de chimie, d'électromécanique, on voit certes des jeunes filles élues et possédées d'un génie propre, mais dont le cerveau spécialisé ne pompe que les

nourritures qui lui sont particulières. On ne trouve plus extraordinaire qu'une femme ait un don exceptionnel. Mais jusqu'ici, elles ne passaient pas pour les collectionner tous, pour généraliser, pour être capables de puiser aux connaissances les plus diverses.

Or, à l'École du Haut Enseignement Commercial, cent jeunes filles étudient simultanément la vente commerciale, les règlements au comptant, les règlements à terme, la négociation des effets de commerce, le système des douanes, la Bourse, la Banque, les méthodes de comptabilité, les inventaires, les bilans, la constitution des Sociétés de diverses formes, la recherche du prix de revient, la gestion financière des entreprises, les mathématiques supérieures, le droit administratif, le droit commercial, le droit maritime, le droit civil, la législation industrielle, la législation sociale, l'économie politique, la technique de la production, l'échange et la circulation, les monnaies, le papier-monnaie, le crédit, les échanges internationaux, le capital et les revenus, les assurances, les transports, la géographie mon-

diale, commerciale, agricole, les langues étrangères.

On est presque honteux de sa longueur quand on entreprend une telle énumération. Voilà pourtant sur quoi portent les travaux de ces jeunes filles à qui deviennent familières toutes les complexités d'une maison de commerce, toutes ses connexités avec l'horlogerie du monde, comme à une ménagère son livre de boucherie, d'épicerie, ses recettes de cuisine, son nettoyage par le vide, son fer électrique.

*
* *

L'École s'occupe du placement des jeunes filles.

Les offres d'emploi abondent : deux cent trente-cinq pendant les dernières vacances ! Mais c'est ici que l'on peut étudier la psychologie de l'opinion française sur le point des possibilités de la femme.

Certes, beaucoup de chefs ont compris combien précieuses pouvaient être pour eux ces jeunes filles parfois mieux préparées qu'eux-

mêmes, — eux-mêmes, empiriques, formés par la seule pratique. Beaucoup de personnages importants ont discerné leur valeur. Nous trouvons des élèves de l'École secrétaires d'ambassade, aux appointements mirifiques de 2 400 francs par mois, secrétaires dans l'industrie « pour la statistique et l'organisation des achats » ou pour « rédiger des rapports et des graphiques sur la marche des usines », comptables-secrétaires commerciales, centralisant les plus délicates affaires d'une industrie, d'une maison de commerce.

Mais une infinité d'employeurs persistent à croire qu'il s'agit ici de simples dactylographes auxquelles ils proposent quatre ou cinq cents francs d'appointement par mois.

Qu'il est difficile à un Français de considérer la femme autrement que comme une subalterne et dont la seule qualité véritable sera d'être moins onéreuse qu'un homme ! — Encore qu'il prétende d'ordinaire l'avoir choisie pour son application...

LA VOYAGEUSE DE COMMERCE

C'était dans la plus grande auberge d'un gras et digne bourg de la vieille France, où des intransigeances ferroviaires m'imposaient de languir trois heures. Il pleuvait et le vent oblique plaquait sur les carreaux des trois fenêtres des colliers de perles enlacés et scintillants. Ces vitrines de joaillerie composaient bien le seul intérêt de cette salle noire, jonchée, au lendemain d'une foire, de sciure de bois, et tendue des effluves refroidis d'un café douteux et de mauvais cigares.

Calée sur la banquette opposée par une malle noire aux nickels reluisants, une femme de

treute ans, seule cliente, buvait chaud une tasse de ce café de la veille, faisant craquer à chaque geste les plis de son imperméable fauve. Sous son petit casque de cuir, elle avait la figure d'un jeune guerrier dur, courageux, volontaire, enragé de vaincre. La paysanne française a de plus douces caractéristiques, et l'on voyait qu'elle n'était pas du pays. Équipée pour le tour du monde, vers quel paquebot se rendait-elle, et quel but à son aventure? Elle était sans coquetterie, sans abandon, sans féminité. Ses souliers plats et boueux avaient creusé deux larges trous dans la sciure. Souvent ses yeux se levaient avec humeur vers l'horloge noire.

Un jeune homme entra vêtu d'un imperméable pareil, d'un feutre assorti au casque de cuir, portant une valise noire nickelée. Voilà sans doute le Roméo qu'elle attendait? Mais point. Ils se regardèrent d'un coup d'œil furtif, semblant se flairer de loin comme deux animaux de même race qui se reconnaissent en secret sans le marquer d'aucun signe. Silencieusement il s'assit auprès d'elle et commanda un café. Quand il eut chaud, il dit :

— Mauvais temps.

Elle répondit :

— Oui. Et trois heures d'attente avant le train.

— Vous allez sur Paris?

— Non, sur Chartres.

— Moi aussi, dit le jeune homme.

Chacun posa un œil muet sur la valise de l'autre.

— Moi je fais l'Orne, le Calvados et l'Eure-et-Loir pour les huiles de machine, dit le jeune homme.

— Moi, c'est pour la mercerie, dit la jeune femme.

Depuis que leurs maisons de commerce respectives les manœuvraient sur l'échiquier du réseau de l'État, malgré mille combinaisons de temps et de lieu, malgré les martingales et les lois de la probabilité, jamais, jusqu'à ce jour, ces deux pions ne s'étaient rencontrés. C'était pour eux le sujet d'un étonnement candide :

— Quoi, vous faisiez Dozulé? Serquigny? Brezolles? Mais moi aussi, moi aussi! Et comme deux hommes ils appréciaient et comparaient, au hasard des villes, les restaurants :

— A Mézidon, ils ont un petit vin!

— Oui, mais le foie aux carottes du buffet de Dreux!

Ils découvrirent qu'ils étaient tous deux de Paris et qu'ils habitaient le quinzième. Alors, j'entendis cette messagère du fil et des aiguilles, faire sa rude profession de foi :

— Moi, je suis veuve de guerre. J'avais vingt-cinq ans, deux petits garçons et pas un sou. Élevée sottement par une mère noble et un père officier qui en étaient à croire qu'une fille qui travaille devient un garçon, l'on m'avait gardée de tout métier comme d'une tare. Mes amies se faisaient infirmières visiteuses, sévriennes, secrétaires, chirurgiennes-dentistes. Moi, je restais une demoiselle bourgeoise, sans déchoir. Oui, mais le 20 avril 17, veuve, mon père à la retraite, il fallut penser à nourrir mes petits par mes propres moyens. En trois jours, le chagrin peut vous mettre par terre et vous reconstruire la plus bête des femmes. Que dis-je, trois jours! En une nuit j'ai changé. C'est là que l'intelligence m'est venue. J'ai compris que la vie n'est pas une plate-forme où l'on s'installe

assis, mais un tapis roulant où la seule vérité, c'est de se tenir en équilibre. Avec cela, on ne connaît pas la neurasthénie. Toute l'explication de l'existence est là : se tenir debout sur le tapis roulant, ou être broyé par le mécanisme. On finit par se moquer du bonheur. J'ai confié mes enfants à ma mère et j'ai pris la représentation de la maison Teyssières. Là, ni diplôme ni stage. L'indicateur de l'Ouest-État c'est mon manuel. Une femme apprend toute seule à dormir en rond sur une banquette de chemin de fer, à passer trois heures de nuit dans une gare lointaine, pelotonnée auprès du poêle qui s'éteint; à flairer l'hôtel où il faut descendre, la chambre qu'il faut avoir, le vin qu'il faut choisir, le pourboire qu'il faut donner, toutes choses, dont, normalement, le mari décide.

» Voilà dix ans de cela. Aujourd'hui je connais par leur nom près de mille mercières. Les villes sont toutes pareilles. C'est toujours la Grande-Rue qui mène à la place de l'Église, la quincaillerie dont les arrosoirs et les machines agricoles débordent sur le trottoir, la boutique du marchand de couleurs bariolée d'arcs-en-ciel

et le magasin de nouveautés avec ses mannequins déteints au soleil. Mais, sur l'Ouest-État, il n'y a pas deux mercières qui se ressemblent. Et c'est ce que j'ai toujours trouvé phénoménal. A Laigle, une vieille à bonnet n'aurait, à l'en croire, jamais besoin de réassortiment. Je ne l'ai gagnée qu'à force de pastilles pectorales. A Chartres, où je me rends aujourd'hui, c'est une mère de famille, huit enfants, pour qui je dois dépenser cent sous d'images si je veux soulever la commande des fils d'Alsace à mon concurrent de Strasbourg. Telle m'attend avec sa commande faite d'avance. Telle, indolente et oublieuse, ignore ce qui lui manque en boutons, en lacets, et je dois inventorier sa boutique moi-même. Telle, secrète et ombrageuse, n'admet pas qu'on insiste. Ah! il y aurait un livre à faire sur les mercières de l'Ouest de la France. J'ai parfois dans l'Orne ou le Calvados, la partie dure contre vous autres hommes. Je parle de ces campagnes où le voyageur de commerce qui passe est le seul jeune bourgeois en faux col, en souliers de cuir jaune que ces paysannes commerçantes voient de leur vie. Il leur placera

en se jouant des épingles dorées et des soies modernes qu'elles ne vendront jamais, lorsque j'aurai peine à obtenir un gros achat de fil à machine. Il faut lutter, aller voir au premier étage l'enfant malade, coqueluche ou scarlatine; ou, en d'autres cas, écouter trois quarts d'heure de confidences sur un mari volage, pour obtenir ce que nous appelons la commande de politesse.

» Mais j'aime peu me laisser battre par un homme. Ce qu'il faut, c'est prendre les devants. A Serquigny, une nuit, j'ai abandonné mon itinéraire pour me lancer sur la ligne de Cherbourg à la suite d'un représentant de Colmar reconnu dans la salle d'attente. Il allait me rafler toutes mes commandes de fil, je mis les pieds dans ses pas, attendant qu'il s'attardât au café. Alors j'accomplissais sa tournée, prenais toutes les commandes qu'il venait cueillir en conquérant, et le retrouvais le soir au train où il remontait bredouille.

En parlant ainsi, la jeune voyageuse secouait et redressait sa tête casquée, se faisant à elle-même son monument à la Victoire. Son collègue la regardait avec un demi-sourire qui n'était

pas dénué d'admiration. Il ne pensait évidemment pas que cette menue créature servît les intérêts de sa maison de mercerie autant que lui, ceux de sa maison d'huiles. Mais, qu'elle sût se conduire ainsi dans cette vie libre de la représentation commerciale, lui était déjà un sujet d'étonnement.

Cependant la jeune femme posait la dernière couronne sur son fier monument :

— Pendant ce temps mes fils s'élèvent. Ils sont à Louis-le-Grand. L'aîné fera sa médecine. Le plus jeune désire être architecte. Je les établirai solidement avant de me retirer des affaires.

— C'est un sacré métier pour une dame, dit le jeune homme.

— Quelle plaisanterie! dit-elle. Ce qu'un homme fait, une femme peut le faire.

Cette égalité ne plaisait pas au confrère qui s'évertuait à tenir les distances :

— Si vous allez à Chartres, lui dit-il, je vous prends dans ma petite Peugeot.

Je vis qu'elle le mesurait des pieds à la tête :

— Ah! vous avez une voiture?

Elle n'ajouta rien ; mais que sa pensée était limpide. Elle se composait, certes, avec ce zèle d'une tigresse qui cherche la provende de ses petits, de plus fortes mensualités que cet homme paterne, commis-voyageur sans passion. Mais, est-ce qu'une femme s'achète une auto, qui a deux fils à établir?

Elle n'entendit point, — ni moi d'ailleurs, — l'homme se vantant de cet accessoire nécessaire au représentant de commerce des temps nouveaux. Elle ne rendit point de comptes des privations qu'elle s'imposait certainement (chose presque nécessaire à la femme française qui possède un but) : les voyages en seconde classe, les repas sans vin, la chambre au quatrième dans les hôtels. Mais elle accepta simplement l'offre du bon confrère...

— Vous êtes bien gentil, assura-t-elle. Ce me sera une grande avance.

A partir de ce moment, bien qu'elle fût d'une autre essence que lui, ils sympathisèrent. Ils découvrirent fraternellement qu'ils avaient dormi à cette auberge même dans deux chambres voisines.

— C'est vous qui vous êtes couché si tard?

— C'est vous qui avez toussé si longtemps?

Soudain, elle s'aperçut que les gants de son compagnon étaient décousus. Une femme en voyage est organisée pour n'avoir besoin de personne. De son sac elle tira une couseuse verte, s'empara du gant, et, sans rien dire, y fit quelques points. Et pendant qu'elle tirait l'aiguille, son confrère l'envisageait avec un attendrissement qui était le premier qu'elle lui inspirait.

Il retournait peut-être la proposition qu'elle venait de lui lancer, en se disant :

— Tout ce qu'une femme fait, un homme ne peut pas le faire.

*
* *

Des femmes voyageuses de commerce, vous en rencontrerez maintenant sur toutes les lignes de chemin de fer. Il est peu de maisons de gros, importantes, qui n'en comptent dans leur personnel.

La représentation est pourtant un des métiers

les moins « femme » qui soient. Non pas que le cerveau féminin se montre incapable de traiter des affaires, ou la langue de la femme, inapte à embobeliner un client. Mais c'est cette latitude illimitée d'une vie confiée au libre examen qui peut leur devenir funeste, comme si tout ce qui emprisonne leur était nécessaire, leur paraissait doux.

Plus encore que le journalisme, la mission commerciale les noie de liberté, les sèvre de directives. Elles sont lâchées sur un réseau de chemin de fer comme sur un labyrinthe. A elles de prendre incessamment toutes les décisions essentielles. Pas de conseils d'homme, ici, aucun autre fil conducteur que le bon sens. C'est lui seul qui leur dira quelle boutique visiter; par quel bout prendre leur itinéraire; s'il convient de se rendre à Niort plutôt qu'à Bressuire; de ne point placer du galon, là où il faut des aiguilles.

La femme seule, généralement, est en proie à la liberté comme à un cataclysme. Quand elle est organisée aussi solidement que ma jeune voyageuse en mercerie, elle se taille dans son

indépendance un programme serré comme le plus dur règlement. Si elle est médiocre (je prends le mot dans le sens du juste milieu), telle qui eût fait une excellente employée de bureau, sous le joug des heures fixes et des besognes dictées d'avance, se déforme, se désordonne dans la liberté trop vaste comme dans le vide. Vous la verrez avec une sorte de frénésie, de dérèglement, embrasser des affaires hétéroclites, mutiplier ses cartes de représentation, adjoindre à son métier mille entreprises, ne discernant même pas les douteuses des excellentes ; y mêlant son caprice, l'esprit en désordre, faute d'entraves, échouant partout par excès de buts.

*
* *

Lorsque vous rencontrerez une femme chef de bureau dans l'Administration, une parfaite chimiste dans son laboratoire, une excellente ingénieur dans un service d'études, une pharmacienne réussissant dans son officine, une avocate, une doctoresse, une dentiste très occupées dans leur cabinet, dites-vous : « Voilà

des femmes remarquablement intelligentes, des intellectuelles qui se jouent du travail le plus ardu. »

Mais quand le hasard vous mettra en présence d'une voyageuse de commerce qui fait des affaires avec régularité, avec ponctualité et succès, dites-vous : « Voilà une femme exceptionnellement équilibrée. »

LES AVIATRICES

Amènerai-je mon lecteur à l'endroit extrême de la libération de la femme, à cette pointe avancée de leur vol migrateur où, tels leurs frères les oiseaux, quand ils s'élancent vers des régions nouvelles, on ne les trouve qu'en petit nombre, mais plus visibles, plus caractérisées, et signifiant mieux l'allure de tout le triangle dont je viens de peindre ici le vaste essor.

Parlerai-je des aviatrices ?

*
* *

Voici le camp d'Orly, sur la route de Fontainebleau, ou, à mieux parler, l'Aérodrome, car

l'Air est ici un cirque idéal et gigantesque où des pistes sont tracées, des sens marqués, avec des portiques invisibles pour le départ de la course et son arrivée. Grande plaine pareille aux Pays-Bas et bien familière aux voyageurs du P.-O, d'où émergent dans cette brume bleue d'une journée de soleil hivernale, les nefs romanes de deux cathédrales englouties, deux voûtes en plein cintre et jumelées qui laissent croire à la profondeur souterraine d'un édifice. Rondes, blondes dans la lumière bleue qu'elles ne blessent d'aucun angle, fondant parmi la brume jusqu'à s'y dissoudre, ce sont deux hangars de dirigeables. Alentour, dispersés, les hangars de l'Aviation militaire, maritime et civile, autour desquels on a répandu à profusion les kilomètres et gaspillé comme à plaisir les étendues d'une terre grasse et herbeuse.

L'échelle est ici tellement insolite que, lorsque vous arrivez, voici un garage, ou plutôt une gare blanche, qui vous semble de dimensions raisonnables. Une trentaine d'avions y dorment, cependant, les ailes étendues, et même, le voudrait-on, y danseraient de gigantesques quadrilles.

Quelle volière pour ces brillants oiseaux, ou plutôt ces poissons volants!

Plusieurs ont pris la clef des champs. Le tonnerre sec, métallique, cassant, des moteurs qui s'échauffent, retentit partout à la fois, et de tous les points de la plaine, on en voit décoller avec un mouvement toujours mystérieux d'animal artificiel.

Et c'est dans ce théâtre infini qu'arrive vers moi un petit mécanicien vêtu d'une salopette bleue d'où dépassent, trottant dans la boue, deux pantoufles de Cendrillon; ses boucles brunes flottent au vent, un très joli visage doux et décidé; deux mains fines aux ongles faits qui se tendent.

C'est madame Maryse Bastié, l'un des plus sûrs pilotes de l'aérodrome, m'affirme-t-on. En tout cas, le plus passionné pour son métier. Qui dira, par exemple, les liens qui se nouent entre une femme et son navire? Madame Bastié m'entraîne vers le sien qui dort dans le hangar et me le présente en le caressant comme une jeune mère son bel enfant. C'est qu'il lui semble tout naturel pour une femme de se mettre à voler

dès vingt ans, de passer une partie de sa vie à la merci de l'air, d'obtenir le brevet le moins accessible, celui des Transports publics rétribués, d'avoir détenu dans un vol Paris-Treptow (Poméranie), avec Drouhin, le record du monde pour la distance en ligne droite, d'avoir à Bordeaux commis ce tour de force de voler sous les câbles du Pont transbordeur tendus à vingt mètres au-dessus du fleuve; et j'ai peine à lui faire croire que c'est pour elle que je viens. Mais tout autre, à son sens, est l'intérêt que présente son avion, son « zinc », son « Tout petit » comme elle l'appelle. Et il faut la voir le démailloter de ses langes huileux, mettre à nu le mufle bouffi de son moteur, sa grosse tête d'esturgeon fichée d'une ravissante petite hélice en palissandre, son corps fuselé et luisant comme un poisson d'Atlantique. Et elle déclare avec fierté que ce gentil nourrisson ne pèse que trois tonnes et demie.

Ainsi ne dénature-t-on jamais une femme; car véritablement, il n'est pas un pilote masculin pour mignoter ainsi son appareil.

A vrai dire, le petit Caudron 46 B. V. de

madame Maryse Bastié est bien la plus charmante machine volante que j'aie vue pour ses proportions, sa finesse, sa délicatesse. Au surplus, de bonne humeur : il semble rire de ses neuf cylindres épanouis dans sa face camuse et pisciforme et n'a jamais, depuis des années qu'il vole, fait de mal à personne.

Mais il n'existe qu'au moment où son jeune pilote, enfoui dans le cuir et le casque classiques, enjambe sa carlingue, alors que l'hélice n'est plus que cercles concentriques et vaporeux dans une giration assourdissante. Il batifole quelques minutes, un peu ivre de sa liberté sur le terrain houleux du camp. Mais on le conduit d'une main ferme vers le portique idéal d'où soudain, sans qu'on s'en doute, il va s'engager sur le chemin si ferme, si élastique, si uni que l'air déroule puissamment sous son ventre étincelant d'aluminium et ses plans largement étendus. Beau vol harmonieux sans secousses, sans à-coups, aux gauchissements imperceptibles, aux spirales onctueuses qui s'élèvent dans l'azur, de plus en plus vastes, de plus en plus hautes. Et l'on se dit que ce volatile géométrique aperçu

dans l'immensité est aux mains d'une frêle jeune femme qui, de ses manettes et de ses pédales, en commande l'infini système nerveux en accord avec les éléments soumis.

Mais les pilotes avaient dit :

— Attention ! Maryse, voici la « crasse » qui arrive !

Au ras du sol, en effet, s'avance des lointains, une cendre noire, un nuage rampant que Villacoublay avait annoncé. Les routes sont trop encombrées là-haut pour risquer la brume. Il faut redescendre. Quelle grâce quand le « Tout petit » nageant sur la piste en pente raide du retour, le mufle en avant, les plans comme écartés, apparaît par-dessus le toit des hangars et vient en une glissade légère se poser sur la plaine !

Pour le plus ignare, cet atterrissage est une marque de la maîtrise que possède cette jeune pilote, et l'on comprend que les amateurs de l'inconnu aérien viennent en nombre à Orly demander à madame Maryse Bastié le baptême dont elle s'est fait une charmante spécialité.

*
* *

Comment lui est venue sa vocation? Car il y a dans tout ceci, malgré la simplicité, l'enjouement de l'héroïne, il y a dans cette bravoure continue, dans la constance de cette témérité féminine, une anomalie profonde que nous n'avons pas rencontrée jusqu'ici dans les carrières les moins idoines à la femme. Autre chose est de se faire baptiser en un voyage rapide par avion, autre chose d'établir en quelque sorte son existence sur un péril incessant. Et la curiosité la plus élémentaire pose d'elle-même la question.

« La fatalité... » semble suggérer madame Bastié. Elle avait épousé toute jeune un pilote, M. Bastié, qu'elle accompagnait parfois dans ses vols. Il se tua à Bordeaux, voici quelques années, en essayant un appareil. Son deuil... la nécessité de vivre... son intelligence si vive de ce métier terrible et divin, telles furent les causes mathématiques de sa vocation.

*
* *

Il n'est pas de sensation plus nette de liberté et qui confine davantage à l'ivresse que de naviguer à son gré par l'espace dans la pureté d'un air étrangement vital. Le moindre « mécano » qui vole y est en proie. Qu'une femme très brave sente aussi ce goût puissant de grandeur humaine, ce goût que l'Océan, geôlier du navire, ne donnera jamais, pourquoi pas?

*
* *

Il y a actuellement en France seize ou dix-sept femmes pilotes brevetées.

Je dois nommer immédiatement cet aviateur magnifique, objet d'admiration pour tous ses camarades, qu'est mademoiselle Adrienne Bolland. Adrienne Bolland qui conserve — sauf erreur — jusqu'à présent le record du looping pour 218 boucles bouclées en une heure treize minutes — à quoi ne pourront songer que mes

lecteurs non sujets au vertige. — Adrienne Bolland qui, voilà quatre ou cinq ans, au meeting d'aviation de Vincennes, emporta le record de vitesse sur piste et dont ses camarades masculins racontent encore qu'on la voyait virer vertigineusement comme un bolide frôlant les pylônes de la piste aérienne. — Adrienne Bolland, enfin, qui le 28 mai 1921 accomplit, toute jeune encore, cet exploit fantastique de survoler la Cordillère des Andes.

Autre pilote de grande classe, mademoiselle Marie Marvingt qui fut le premier as féminin de l'aviation. D'abord alpiniste formidable, puis aéronaute, ensuite élève de Latham et aviatrice, elle a piloté pendant deux ans le Deperdussin, ancêtre du Spad actuel. Pendant la guerre mademoiselle Marvingt obtint d'aller faire le coup de feu en ligne et pendant quarante-sept jours tint les tranchées. Ensuite elle fut nommée correspondante sur le front italien. Pendant dix mois, en ski, dans les neiges des Dolomites, elle effectua des reconnaissances et ravitailla des petits postes à la corde lisse. Ce qui prouve qu'une femme, exceptionnellement, peut mon-

trer autant d'intrépidité que l'homme, — et la même endurance. — Madame Maryse Bastié ne tient-elle pas l'air douze heures durant sans fatigue!

*
* *

Je ne crains pas de susciter par ces fiers exemples trop de vocations intempestives chez les jeunes Françaises. Quand nos petites Françaises s'adonnent aux sports, généralement elles visent moins haut, l'altitude d'une balle de tennis leur suffit, et les jeunes hommes à marier n'ont pas à trop redouter que par une contagion regrettable le démon de l'Air ne rivalise un jour avec les thés et les Grands Magasins pour leur enlever l'épouse choisie.

CONCLUSIONS

Nous venons de voir quantité de femmes, tranchant dans le vif des plus anciennes traditions, s'établir dans des fonctions réservées jusqu'ici aux hommes.

Y a-t-il eu de ce fait de grands bouleversements sociaux? la famille est-elle détruite, l'amour maternel a-t-il tari? la Cité s'est-elle écroulée? le bolchevisme féminin a-t-il dévasté les institutions, innové des mœurs barbares, anéanti le Passé, tué les coutumes chères aux Français, renoncé à l'héritage des ancêtres?

Rien de tout cela. Le Persan qui visiterait aujourd'hui la France n'y verrait rien de changé

— sauf de jolis visages aux guichets publics. « Après tout, se dirait-il, après tout, la révolution des femmes a été bénigne. Ça ne s'est point passé si mal que ça. »

Le mariage reste l'idéal de toutes les jeunes filles. Les jeunes mères élèvent leurs enfants précieux, — précieux parce que rares, — avec plus d'intelligence que les générations précédentes ignorantes de la puériculture et la France est encore le pays d'Europe où l'on divorce le moins. L'agréable aspect de l'élégance féminine ne fait pas défaut à la ville. Jamais la femme n'a semblé plus femme, en dépit de ses cheveux coupés et de ses costumes brefs de sportive. Elle a plus de poudre, plus de rouge, mais moins d'équivoque dans ses rapports avec les hommes ses condisciples, ses collègues, ses camarades. Il y a plus d'honnêteté à laisser voir sans détour une jolie jambe qu'à la découvrir et à la recouvrir avec un art pervers, comme un objet défendu, par le jeu des jupes longues qu'on retrousse. Et peut-être le Persan, — on le dit libertin, — regretterait-il ce qu'on appelle aujourd'hui les modes décentes.

La franchise du costume répond chez les femmes à une vérité plus directe de leur individu. Elles ne dissimulent pas, ne trichent pas, ne mentent pas.

A cela près, le Persan retrouverait Paris et la province comme il les avait laissés lors de l'Exposition de 1900.

*
* *

Mais le Français attentif s'aperçoit bien, lui, que (les apparences respectées) ce n'est plus comme autrefois.

Si, dans l'ensemble, la forme des choses n'a pas changé, c'est que nous ne vivons que le premier acte de la pièce. La révolution commence à peine. Elle a encore fort à faire.

D'abord, la France n'est pas un pays d'intellectuelles ni de suffragettes. La femme française est défendue par sa latinité du désir de l'émancipation, de la fringale des nourritures cérébrales qui sévissent chez les Nordiques. C'est par nécessité qu'elle s'instruit : c'est sans enthousiasme qu'elle votera. S'il n'avait tenu

qu'à elle, il est fort probable qu'aujourd'hui elle resterait encore à la maison au lieu de trôner dans l'administration, dans l'industrie, dans les hôpitaux, dans les prétoires. La preuve en est cette difficulté que rencontre le mouvement moderne à soulever la pâte traditionaliste de la province française. Vous trouverez encore aujourd'hui maintes familles en province, — et je ne le dis pas à leur louange, — où quatre, cinq filles sans dot s'occupent à de petits ouvrages de dames, font une heure de piano par jour, en attendant un mari problématique. Elles seront, si elles trouvent cinq maris dorés, de parfaites maîtresses de maison. Mais si elles ne les trouvent pas, quelles épaves dans vingt ans! Cependant le triste exemple des vieilles filles pauvres réduites à demander asile chez des cousins plus aisés, ne corrige pas les aveugles parents qui, endormis dans la tiédeur d'une belle tradition, consacrent dès l'enfance, et non sans solennité, leurs filles chéries à l'exclusive religion du foyer.

Comme, malgré le risque encouru, il arrive que bien des jeunes provinciales « sans pro-

fession » se marient, le sort donne souvent raison à ces chimériques parents qui jouèrent au vieux jeu l'avenir de ces pauvres enfants. Et voilà pourquoi, nombre de familles françaises présentent encore l'aspect d'autrefois en maintenant la femme au foyer. Mais ce sont dans la société bourgeoise des cas de plus en plus rares et nous ne pouvons leur donner rendez-vous à la prochaine génération. Dans vingt ans ils auront disparu.

*
* *

De ce que les filles se préparent de plus en plus à exercer une profession au dehors, il ne faut pas non plus en conclure que toutes les Françaises désertent leur foyer. Au cours des pages précédentes, nous avons vu le plus grand nombre des étudiantes abandonner purement et simplement le droit, la médecine, la chimie, les mathématiques pour se marier. Rares sont les femmes mariées dans les ministères, dans les bureaux d'études, chez les avoués, même au Palais et dans la médecine. Et l'excellence du principe qui ouvre aux femmes ces nouvelles

carrières, vient de ce qu'en profitent surtout les Françaises destinées au célibat qui auront là, — compensation à leur solitude, — l'occasion de jouer dans la société un rôle intéressant, d'y occuper même une place importante où elles imposeront souvent leur personnalité. Le discrédit stupide attaché au nom de « vieille fille » n'y résistera pas.

Pour celles qui cumulent leur vie conjugale, leurs maternités et leur profession extérieure, et il en est, il faut avouer qu'elles s'ingénient à conserver chez elles un semblant d'intimité, une apparence d'atmosphère familiale. Par exemple, si l'on ne rejoint pas son mari au repas du matin, on le retrouve au repas du soir. Les domestiques à qui sont confiés les enfants sont surveillés dans la mesure où le peut Madame. Nul Persan ne pourrait trouver à redire sur ce ménage.

*
* *

La métamorphose ne porte pas sur l'armature de la société française.

C'est dans les cœurs qu'on la trouve.

*
* *

L'homme ne peut plus voir du même œil que jadis la créature sur laquelle une seule supériorité musculaire lui donne barre aujourd'hui. Des fonctions semblables, des possibilités intellectuelles égales, des soucis de même poids, des responsabilités identiques ont fait de la femme, au regard de l'homme, un être radicalement différent de cet idéal millénaire hérité de la Chevalerie, qui l'héritait de Rome, qui l'héritait de la Grèce. Comme je le disais en commençant, le rapport de la femme à l'homme a changé.

Or, ce rapport était le pivot de nos mœurs. Notre mariage était à base de différenciation morale entre l'homme et la femme. Nos lois également. Nos usages et coutumes à bien plus forte dose encore. L'homme, chargé des alluvions de trente siècles d'un protectorat masculin, s'attendrissait sur la débilité d'esprit de sa compagne. Comme la femme aime l'enfant pour sa faiblesse qui assure notre sexe en supériorité, l'homme aimait sa femme pour tout ce qu'elle manquait à pouvoir, à savoir, à comprendre.

« Pendant que ces dames parlaient chiffons, me disait l'ami de l'homme d'État L... à la période la plus critique de la guerre, L... m'entraîna dans un coin du salon et me dit : « Savez-vous où nous en sommes des munitions? » et ses doigts dessinèrent en l'air un chiffre effarant. » Voilà une petite scène-express qui définit à merveille l'état d'esprit de l'homme porteur de secrets terribles. Il ne méprise pas les femmes auxquelles il les dérobe, il ne les en chérit que davantage. Elles lui disent sans paroles, par leur seule ignorance, qu'il est comme un dieu. Leurs yeux sont ainsi pour lui, au surplus, un horizon pur, serein, apaisant, qui le délasse.

D'ailleurs, peut-on nier que la variété ne soit une richesse et l'inégalité des sexes une cause d'intérêt mutuel?

Aujourd'hui le sourire de la femme a changé. Ses yeux sont assombris de ces soucis, de ces secrets qui furent jusqu'ici l'apanage des maris : inquiétudes du médecin, de l'avocat, du haut fonctionnaire, de l'homme d'affaires, de l'agriculteur, du constructeur, du mathématicien, du savant.

Même si, en se mariant, une femme en place quitte sa fonction, — et Dieu sait si l'homme est jaloux d'obtenir ce sacrifice! — elle n'en est pas moins en face de son mari une compagne parfois plus meublée et plus érudite que lui-même, et qui le jugera sans cesse au lieu de l'admirer. Plus d'une fois, il aura la nostalgie de l'ignorance féminine. Ces unions-là seront plus fragiles que les anciennes. Les lois qui inclinaient l'un vers l'autre deux êtres dont l'un s'abandonnait et l'autre condescendait amoureusement, pareilles aux lois de la voussure qui établissent la solidité d'un édifice, y sont négligées. C'est ainsi que la maison croulera souvent.

D'ailleurs, ce n'est pas sa femme seulement qui aura changé, mais la Femme.

L'homme devra donc se composer un nouvel idéal minervien.

*
* *

Un homme doit-il, dans le métro, céder sa place à sa chirurgienne-dentiste, cette femme qui ne s'assoit jamais?

*
* *

Une accommodation se fera; et il naîtra, dans deux ou trois générations, une société stabilisée sur les bases de l'égalité des sexes.

Égalité plus apparente qu'absolue, du reste, et dont la relativité apparaîtra surtout aux échelons supérieurs du monde intellectuel.

Il y a, par exemple, en France, quarante-cinq mille femmes fonctionnaires des Postes et Télégraphes. En vain pourront leurs confrères masculins revendiquer une supériorité qui justifie les salaires plus élevés qu'à fonction égale on leur octroie.

Quand il s'agira des laboratoires supérieurs de chimie, d'électro-mécanique, de bactériologie, où jouent les puissances créatrices du cerveau, lorsque la concurrence de l'homme et de la femme portera sur les relations diplomatiques où, d'une conversation, dépend le sort des Etats, sur l'éloquence de la barre où les raisonnements doivent apparaître comme une maçonnerie de pierres de taille, sur la direction

d'un commerce mondial, peut-être s'aperce-vra-t-on des différences physiologiques qui, entre les deux cerveaux, assurent l'harmonie du couple humain.

Et ce sera l'ultime consolation de l'homme.

*
* *

A moins que, par une réaction qui ne serait pas sans précédent, nos petits-enfants, revenus à une vie économique moins tourmentée, ne voient la femme rendue au doux quiétisme et à la poétique préciosité du temps de la Chevalerie!

FIN

TABLE

FEMMES D'AUJOURD'HUI 1
L'AVOCATE 3
LA DOCTORESSE 21
LA CHIRURGIENNE-DENTISTE 37
LA PHARMACIENNE 44
LA CHIMISTE 74
LA FEMME INGÉNIEUR 91
L'INGÉNIEURE MÉCANICIENNE 103
LA FEMME INGÉNIEUR AGRICOLE 112
LA FEMME RÉDACTEUR DANS L'ADMINISTRATION. 131
LA FEMME CLERC D'AVOUÉ 153
LA FEMME JOURNALISTE 158
LA FEMME ÉCONOMISTE 169
LA VOYAGEUSE DE COMMERCE 176
LES AVIATRICES 189
CONCLUSIONS 199

COULOMMIERS
IMPRIMERIE
PAUL BRODARD
12434-6-29.
664-6-29.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 037756522

8e ÉDITION

12 FRANCS